This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

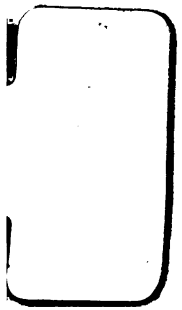
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
3 3433 04379 9257
C 10-176
Maillot
Voyage mysterieux a l'isle de la Vertu



n.33

VOYAGE
MYSTÉRIEUX
4466
A L'ISLE
DE LA VERTU.

Virtutem videant, intabeſcantque relictâ.
PERS.

M. D C C. L X X X V I I I.

VOYAGE MYSTÉRIEUX A L'ISLE DE LA VERTU.

CHANT PREMIER.

DOux attraits d'une Isle fortunée! Séjour délicieux, seul capable de satisfaire un cœur avide de la gloire & jaloux du repos: c'est vous que je chante!

VIENS à mon secours, noble Enthousiasme, qui remplis l'ame du poète, des feux divins! Muse, allume dans mon sein une ardeur sacrée! Et vous, Sphères célestes, prêtez-moi votre harmonie pour rendre un digne hommage à votre souveraine.

La célèbre messagère du père des Dieux, l'agile & prompte Renommée, qui divulgue avec mille bouches ce qu'elle voit avec cent yeux, dirigeait, depuis longtemps, son vol rapide sur toute la surface de la terre; le son aigu de sa trompette publiait, de toute part, que vers l'orient se trouvait un pays charmant, une île délicieuse & fertile, nommée L'ISLE DE LA VERTU. Elle ajoutait qu'une princesse aimable & puissante régnait dans cette Isle fameuse; qu'elle prodiguait sans cesse à ses sujets, dans le plus doux des empires, ses graces & ses faveurs.

Bientôt un port brillant & célèbre voit rassembler sur son vaste rivage les habitans de l'un & l'autre hémisphères: les peuples qui approchent les froids climats de l'ourse & du pôle antarctique; tous les descendans des sauvages du nord; les voisins des ardeurs insurmontables qui brûlent sous la constellation du Bélier; ceux qui habitent proche les bornes de l'océan & les dernieres plages arrosées par Neptune; ceux que la Nature a relégués au-delà des mers occidentales; ceux même que les tempêtes ont jettés dans les lieux les plus inaccessibles; les rive-

rains du Gange & du Nil; l'Allemand qui boit les eaux de la Sprée, & celui qui s'abreuve dans le Danube; ceux qui voient couler les ondes de la Somme & de la Meuse; le peuple altier de cette île orgueilleuse que traverse la Tamise; les heureux colons des pays charmans que la Seine arrose; tous les habitans, ce semble, des villes & des campagnes, se trouvent à temps au port indiqué: tous les âges, toutes les nations, toutes les conditions s'y rencontrent, ou y envoient leurs députés. Ainsi, dans un beau jour d'été, l'on voit un essaim d'abeilles bourdonnantes se jouer au milieu des airs, fixer enfin leur volage inconstance au son de l'airain sonnant, & se suspendre avec grace aux rameaux d'un arbre voisin.

MILLE & mille solitaires; des blancs, des noirs, des bigarrés, des chaussés & non chaussés; des barbus & non barbus; les riches disciples du pauvre Benoît; ceux que l'odieuse inquisition rendait jadis si redoutables; ceux qui revendiquent pour leur ordre tout ce que le monde a produit d'illustre depuis Adam, & que la piété d'un

ſaint roi fit paſſer dans le plus policé des climats ; ceux qu'une huile merveilleuſe nourrit tour à tour, échauffe & rafraîchit; les élèves de Clairvaux, enfans délicats du ſévère Bernard; François, à la tête d'une milice mendiante, tenant le ſceptre d'un royaume encapuchonné, ſe trouve avec les autres au lieu indiqué ; les eſſaims innombrables de religieux dont l'Italie fourmille, ſont les premiers au rendez-vous. Ces pieux automates, chargés d'un joug fabriqué au nom de Dieu, cherchant en vain depuis longtemps dans leurs cloîtres la Vertu trop iſolée, arrivent par pelotons dans le port enchanteur, plus vîte que les fruits mûrs ne tombent de l'arbre agité par une main vigoureuſe, plus épais que les flocons de neige ne tombent en hiver.

De riches prieurs, de gras chanoines, qui, à force de travailler à la vigne du Seigneur & de manier la bêche divine, ont bleſſé la délicateſſe de leurs mains; bien des petit-collets, las de manier les filets de Pierre & de pêcher dans une mer ſacrée, cherchent également un aſyle & un ſaint repos.

Des prélats diſtingués par la naiſſance,

& qui, environnés de la pompe du luxe, fixent les regards & jouiſſent paiſiblement de leur opulence, remettent, pour être du voyage, le fardeau paſtoral à ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle eſt de diriger les ames du peuple.

La Ducheſſe, dans un char ſuperbe, traîné par de rapides courſiers, & ſoulevant au loin des tourbillons de pouſſière, arrive avec éclat.

On y vit l'aigle majeſtueuſe qui ſauva les Romains, & la fleur aimable qu'adorent les Français.

L'aboyante Chicane, à demi-enrouée, y fait entendre ſa voix rauque & ſourde; ces vautours à robe longue, qui ſuivent le barreau; les nourriſſons de Thémis, engraiſſés à l'ombre de la balance; de riches financiers, fiers d'un butin étranger, y font groſſe bande à part.

Pluſieurs vieillards vénérables, dont les viſages ridés n'annoncent rien de difforme, en qui des qualités éminentes jettent un éclat merveilleux, veulent être de la partie. De jeunes beautés, ſorties bruſquement du ſéjour des Veſtales, réuniſſant tous les at-

traits & attirant tous les regards, cherchent, comme tous les autres, l'Isle de la Vertu. Elles sont dans ces années où la Nature, attentive à perfectionner son plus bel ouvrage, ne peut plus rien ajouter aux charmes qu'elle développe avec une soigneuse lenteur: l'incarnat de la pudeur fait disparoître les lys de leurs visages.

Quelques-uns, qu'on appelle *gens de condition*, donnant sans cesse dans la hauteur des manières, croyant en prendre de belles; d'autres, qui se nomment *hommes de qualité*, affectant continuellement de se targuer du mérite de leur naissance; plusieurs personnages vénérables, tels que *le Cœur*, *le Courage*, *la Valeur*, &c. &c.: tous se trouvent au port désigné, & brûlent du desir de s'embarquer.

Mais la plupart de ceux que le navire admit, étaient dans le printemps de l'âge; le moindre duvet n'a point encore dégradé l'incarnat de leurs joues: plusieurs n'ont pas encore trois lustres achevés; la santé brille sur leurs visages animés; la joie pétille dans leurs veines, une vivacité bouillante règne dans tous leurs mouvemens.

Moins nombreux ſont, aux approches des frimats, des eſſaims d'oiſeaux ; moins de feuilles tombent & couvrent la terre, quand l'automne a ravi dans ſes canaux la ſève qui les nourrit ; on voit moins d'étoiles étinceler dans la clarté d'une nuit, qu'on ne vit de perſonnes s'aſſembler dans ce port célèbre ; ſon fameux rivage étoit ſurchargé & comme accablé des mortels raſſemblés de toute la terre : tel le puiſſant Atlas, ſaiſi d'horreur, a peine à ſoutenir le Ciel chancelant ſur ſes épaules.

Phébus ſortant de derrière un nuage doré, voit avec plaiſir tant de héros courir à l'Iſle fameuſe ; le ciel devient plus ſerein, tout rit dans la nature, les plaines ſemblent treſſaillir de joie, & les montagnes retentiſſent de leurs acclamations ; le ſanglier étonné s'arrête pour les voir paſſer ; le cerf ſuſpend ſa courſe légère ; le doux murmure des zéphirs témoigne ſon allégreſſe, & les oiſeaux applaudiſſent de toute part par leurs chants mélodieux.

Pluſieurs jours, en attendant le calme, s'étoient paſſés dans les feſtins, lorſque la mer parut enfin favorable à la navigation :

dès-lors le rivage commence à retentir de gémiſſemens; on s'embraſſe ſans ceſſe, on ne voit que larmes, on n'entend que ſoupirs amers & ſanglots : les amis ne peuvent ſe réſoudre à quitter leurs amis; mille tendrons regrettent leurs clients; des mères déſolées & fondantes en larmes, ſerrent dans leurs bras leurs enfans, comme s'ils étaient déjà morts; des vieillards aux cheveux blancs embraſſent leurs neveux, en répétant ſans ceſſe : *je ne te reverrai plus.*

Enfin on court avec courage aux vaiſſeaux; & ceux même qui ont paru le plus rebutés de la mer, & à qui Neptune avait ſemblé un dieu intraitable; les femmes, les enfans brûlent du deſir de s'embarquer. Ainſi, dans une ruche, on entend bourdonner le jeune eſſaim d'abeilles qui, déployant leurs ailes, ſortent avec impétuoſité & quittent avec empreſſement le lieu de leur naiſſance pour fonder une nouvelle colonie : ainſi les Myniens, pour conquérir la Toiſon d'or, s'embarquèrent autrefois ſur le fameux vaiſſeau qui rendait des oracles, & qui tenta le premier la foi de Leuxia.

On était dans la ſaiſon où la Nature a

repris les ornemens de sa première jeunesse. Une verdure luisante couvrait les bois, les côteaux & les prairies; on respirait l'haleine des fleurs, & l'oreille était frappée du murmure des ruisseaux rentrés dans leurs bords, & du gasouillement des oiseaux qui venaient de naître.

Un vent favorable ayant enflé les voiles, la bouche du canon dit le dernier adieu; les matelots frappent les airs, & bientôt nous volons aussi vîte que la belle Iris, subtile comme la pensée, se rend aux ordres de la déesse des richesses & des forêts. La mer étonnée, couverte de navires qui dérobaient au ciel les ondes, offrait l'aspect d'une ville ou d'une forêt immense; chargée de tous les peuples du monde, elle réunissait dans son sein les nations, entre lesquelles elle semblait avoir mis une barrière insurmontable. Les vieillards, les femmes, les enfans désolés sur le rivage, montent sur des jettées, reculent jusques sur les dunes, qui leur rendent encore, pour quelques momens, une illusion chère à leur tendresse; mais bientôt le plus haut pavillon disparaît entièrement à leurs yeux.

Avant que le soleil ait, pour la seconde fois, éteint ses feux dans l'océan, nos jeunes gens veulent boire & chanter; tous s'abandonnent à une folle joie.

Les vases fragiles & précieux, cuits & dorés à la Chine, couvrent des tables industrieusement façonnées; des plats chargés en pyramides, de viandes délicieuses; tout ce qu'il y a de plus fin & de plus friand en gibier; poissons, coquillages s'y trouvent en abondance: la fumée seule des mets dérangerait la cervelle d'un Socrate; cent jeunes filles ont soin de brûler des parfums & de régler le service.

Des coupes d'or & de diamans, tirées des trésors de la mer athlantique, se couronnent d'écume, en recevant des vins plus odoriférans que l'ambroisie: Bacchus, ce dieu charmant, père de l'allégresse & de la joie, verse le vin & la gaîté: la bouteille, cette douce fille de la treille, réjouit les plus tristes: la coupe en main, tous ne cessent de boire l'un à l'autre, longue santé & plaisirs. Le pur moka est réduit en poudre; bientôt l'arabique liqueur, qui, de ses sucs spiritueux, échauffe

le froid cerveau du politique, & le fait prophétiſer, inſpire l'audace & la joie. On appelle au ſecours ces liqueurs diſtillées, ces doux parfums qui cachent le poiſon homicide, qui achèvent de troubler la tête, & de porter dans les veines le feu de la débauche. La Diſcorde ſemble bientôt préſider plutôt que Bacchus: tous chantent & rient confuſément, font un bruit & un vacarme auſſi épouvantable que celui des Lapythes & des Centaures. Entraînés par l'exemple, étourdis par la fumée de tant de délicieux breuvages, tous s'abandonnent au tumulte, où les ſens s'enflamment & maîtriſent le philoſophe, malgré toutes les leçons du lycée & du portique. La liqueur turbulente, au milieu de cent vaſes qui ſe heurtent & s'écartent les uns les autres, ſe perd dans la pouſſière. Le jeune Comus, la face enluminée, préſide aux feſtins, & porte par-tout la joie; il chaſſe la morgue, ainſi que l'idiôme politique, déride les fronts & égaie les propos. Momus, fils du Sommeil & de la Nuit, tenant un maſque d'une main & une marote de l'autre, ne manque pas de s'y

trouver, & de mêler agréablement par-tout la raillerie.

Une muſique parfaite rehauſſe divinement l'éclat de tant de plaiſirs : l'harmonie des plus doux inſtrumens, mariée avec art aux charmes des plus belles voix, gliſſe ſur le criſtal mouvant des eaux, & va frapper l'écho des rivages ; la douceur des concerts harmonieux ſurpaſſe les accords qui ſuſpendirent autrefois, dans le royaume de Pluton, la rage des Euménides & les tourmens des Ombres criminelles : mille jeunes beautés joignent leurs voix à cette merveilleuſe ſymphonie ; des trompettes font retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés ; le ſilence de la nuit, le calme de la mer, le ſombre azur du ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervent à rendre ce ſpectacle encore plus raviſſant. Non, Amphion qui bâtit les murs de Thèbes avec ſa lyre, au ſon de laquelle les pierres allaient d'elles-mêmes ſe ranger à leur place, ne rendait pas des accens ſi mélodieux & ſi raviſſans ; & la lyre même d'Apollon ne fit jamais tant de plaiſir ſur le ſommet du Parnaſſe.

Les matelots, de leur côté, troublés par la fureur de Bacchus, chantent à l'honneur de Vénus, des vers qui font horreur aux ames vertueuſes. Les propos qui voltigent à travers les criſtaux, ſont plus que libres; Hymen, couronné de fleurs, le voile jaune dans une main, la torche nuptiale dans l'autre, paraît ſouvent en grande pompe: par-tout où il entre, ce n'eſt qu'allégreſſe, bals, chants, feſtins; de toute part la joie eſt ſi grande & les chants ſi agréables, que les Tritons, les Néréides, les monſtres marins même, devraient, ce ſemble, ſortir en foule de leurs grottes humides & profondes, charmés par cette mélodie.

Pendant tant d'amuſemens divers, pluſieurs virent dans de ſombres nuits, la noire Mélancolie, au viſage abattu, raſſembler autour d'elle les images funeſtes, les triſtes ſouvenirs, les noirs preſſentimens, & répandre par-tout d'amers chagrins. D'autres virent un ſpectre décharné, aiguiſant ſans ceſſe une faulx tranchante, faiſant porter de noirs étendards, ſous leſquels étaient raſſemblés de pâles fantômes. Chacun s'empreſſait de chaſſer ces génies malfaiſans;

mais ils rentraient sans cesse, & semblaient se reproduire; ils vinrent à bout, malgré mille efforts, de verser dans les cœurs les soucis, les peines & les ennuis.

Bientôt après, la tristesse, hélas! succède à la joie: quelques-uns affligés, pleuraient & regrettaient les douceurs de la Patrie; d'autres, infirmes, poussaient des cris de douleur, ou sacrifiaient, avec bien des angoisses, les prémices que demande Neptune aux nouveaux voyageurs qui se promènent sur son empire.

Une des jeunes beautés embarquées, devint la victime de ces spectres téméraires: triste & chagrine, elle regrettait la vie qui paraissait s'enfuir; la tristesse, en pâlissant les roses de son teint, rendait ses traits plus intéressans; ses larmes, comme une source argentée, coulaient le long de ses joues jusques sur son sein; sa belle main les essuyait avec sa blonde chevelure. De toutes les beautés qui sortirent des mains de la Nature, aucune ne lui était comparable: une fleur qui, mouillée des pleurs de l'Aurore, s'épanouit & prodigue à la fois ses charmes & ses parfums, est une foible

image

image de cette parfaite créature, ou plutôt, de cette Déeſſe touchante; les Dieux, prodigues en ſa faveur, avaient ſemé ſur ſon viſage les graces les plus attrayantes; la ſuperbe Cléopatre, buvant, dans une coupe d'or, les pierres précieuſes, languiſſant & ſuccombant d'amour & de volupté, n'eſt pas plus ſéduiſante que cette beauté éplorée; la ceinture myſtérieuſe qui renfermait tous les agrémens & tous les attraits dont Vénus eut ſoin de s'orner quand elle voulut avoir les ſuffrages de Pâris, n'eſt point comparable à ces charmes divins. Ses beaux yeux perdirent inſenſiblement leur éclat, & ne jettaient plus que des regards éteints ſur les objets de la vie; elle languiſſait comme un jeune olivier tranſplanté dans un terrein qui ne lui convient pas: ſes feuilles flétries tombent le long de ſes branches; ſes racines ne prennent plus nourriture; le ſoleil & la roſée lui ſont inutiles. Une pâleur mortelle décolorait, chaque jour, ſes joues de roſes: bientôt de noirs préſages paſſèrent dans l'ame de tous ceux qui la voyoient; le ſoleil, qui ranime tout de ſes rayons bienfaiſans, ſemblait la méconnaître; cet aſtre inſenſible

vit languir, avec indifférence, la beauté de cette fleur naiſſante; bientôt elle meurt, comme le lys meurt & ſe courbe dans nos jardins: ſon viſage eſt ſemblable à une violette ou à une hyacinthe que la main d'une Nymphe a nouvellement cueillies; la fleur n'a pas encore perdu ſon éclat & ſa beauté, mais la terre lui refuſe ſes ſucs nourriciers, & ne la ſoutient plus. Le ſerpent affreux qui répand ſon venin ſur les ſables brûlans de l'Afrique, n'eût pas été inſenſible à la vue de cette belle victime ſouffrante; mais la Parque impitoyable enlève cruellement celle dont la vue aurait attendri les tigres du mont Immaüs.

Sa mère pâle, échevelée, déſolée, répand un torrent de pleurs ſur ce tendre enfant: le jour avait vu couler ſes larmes ſur cet objet de ſa tendreſſe, l'étoile du ſoir les y trouve encore; les influences bienfaiſantes des aſtres de la nuit ne peuvent appéſantir ſes paupières, & des pleurs continuels ne lui permettent pas de goûter les douceurs du ſommeil: telle, au lever de l'aurore, on voit la reine brillante des fleurs, baignée d'une douce roſée, la répandre en perles

liquides ſur le bouton naiſſant qui croît au-deſſous d'elle; ainſi cette mère attendrie laiſſe couler ſes larmes ſur le front charmant de ſa fille: elle eſt toute couverte du voile de la douleur; ſes cheveux dénoués errent ſur ſon ſein; ſon viſage, cruellement déchiré, ſouillé de ſang, ſes bras meurtris annoncent l'excès de ſon déſeſpoir; ſon morne & terrible ſilence, ſes yeux ſombres, ſes lêvres tremblantes, les frémiſſemens de ſon corps portent dans l'ame de tous ceux qui la regardent, ce mélange de compaſſion & d'effroi, qui enchaîne toutes les puiſſances de l'ame, qui exclut tout diſcours, & qui ne ſe manifeſte que par des mots entrecoupés.

Mais en vain embraſſe-t-elle avec tranſport ſon enfant mort dans ſes bras; en vain cole-t-elle ſa bouche brûlante ſur ſes lêvres glacées; en vain tâche-t-elle de réchauffer par ſes larmes ſes cendres inſenſibles: hélas! rien ne put l'arracher des bras de la mort. Fraîche & pure comme la roſée du matin, elle ne brilla, comme elle, que l'eſpace d'une aurore; la terre fut ſon berceau; le vaiſſeau ſa courte retraite; la mer ſon tombeau.

L'homme eſt un fantôme, qui ne vit qu'une heure; un être faible, qui redemande chaque ſoir au ſommeil, des forces que le jour épuiſe! Les liens qui nous attachent à la vie, ſont plus frêles que les fils dont l'induſtrieuſe araigné ourdit ſa toile: ni la prudence, ni la jeuneſſe, ni la vertu ne peuvent nous défendre des aveugles mains de la mort. Tandis que de vains projets nous amuſent, la perfide, cachée dans nos ſeins, travaille dans l'ombre, & mine ſourdement notre vie; elle raſſemble les noms des mortels, dans ſon urne impartiale: ſa main les agite avec indifférence, & les tire au hazard.

Une mort ſi triſte occupait tous les eſprits, lorſqu'on reconnut dans la foule un jeune effronté que chacun outrageait impunément : querelleux & difficile, il importunait ſes voiſins avec une voix étourdiſſante, & ſa bouche était toujours ouverte à la calomnie. Il était de la taille d'un pygmée, mais un géant en friponnerie. Politique comme un Florentin, lorſqu'il devait faire quelque choſe de bon, il marchait gravement comme un Eſpagnol; mais

pour faire quelque chose de mauvais, il marchait aussi vîte que César dans la plus brusque de ses expéditions. Ses mains, armées de griffes tranchantes, déchiraient comme celles d'un ours : plus méprisable que les dogues qui mordent par instinct de courage, il mordait par instinct de bassesse. Ce nain méprisable, marqué d'un fer chaud sur l'omoplate, était plus puant qu'une synagogue, plus ivrogne qu'un Suisse, plus menteur qu'un Oracle. Jamais monstre plus hideux n'était sorti des enfers ; il vint au monde sous les auspices les plus affreux, & une Furie présida sans doute à sa naissance. Anthée, fils de la Terre, toujours en embuscade pour arrêter les passans & les massacrer, qu'Hercule enleva dans les airs & étouffa dans ses bras ; Até, déesse malfaisante, qui prenait plaisir à engager les hommes dans des malheurs, en leur troublant l'esprit ; Hémus, ce fameux voleur de Thrace, dont le seul nom fait trembler ; ces fripons ambulans, qui se vantent de prédire l'avenir ; les Jongleurs, les Trembleurs, les Sorciers, les Chiromanciens, &c. ne sont rien, comparés à cet infame. Après qu'on l'eut exa-

miné de près, on vit clairement qu'il venait du pays des Coquins; qu'il était frère utérin de la Friponnerie, cousin germain de la cruelle Avarice. On le jetta incontinent dans la mer; les poissons, les monstres marins même reculèrent d'horreur à l'aspect d'un pareil présent.

CHANT SECOND.

On continuait de toute part à faire joyeuſe vie dans le nombreux équipage : des concerts mélodieux, des jeux variés, des feſtins non-interrompus occupaient les jeunes & les vieux. Mais, ô inconſtance du pays de Neptune! au calme heureux ſuccède quelquefois le plus grand trouble : Voyant les oiſeaux de mer aller, en pouſſant des cris aigus, ſe réfugier ſur les côtes; les poules d'eau ſecouer leurs ailes ; les grues s'élever dans les airs ; tous les oiſeaux aquatiques attendre la pluie, l'appeller à grands cris, & la recevoir ſur leurs ailes étendues ; ſe plonger dans les flots écumans, s'y replonger encore, & dans leur ſein éteindre l'ardeur dont ils étaient conſumés, nous augurames un prompt changement.

En effet on vit bientôt, au milieu des airs, Eole empreſſé, inquiet & ardent : ſon viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtère, firent

approcher en foule les fiers Aquilons & tous les Nuages. Les Vents du ſeptentrion & du midi, ceux de l'orient, & ceux qui partent des climats où le ſoleil ſe couche, ſe déchaînant avec un horrible fracas, ſemblaient ſe diſputer l'honneur de replonger la nature dans ſon ancien cahos, & mugiſſaient dans les voiles comme des taureaux furieux. Tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées, tantôt il nous ſemblait être précipités dans l'abîme. Cependant on réſiſte, on gagne la pleine mer, lorſque tout-à-coup de nouveaux flots commençant d'écumer, s'élancent ſur nous avec fureur. En vain luttons-nous contre les vents mutinés: un tonnerre effroyable éclate ſur nos têtes; mille & mille éclairs embraſent continuellement le ciel; une horrible diſcorde arme tous les élémens les uns contre les autres; on croiroit que les voûtes éternelles de l'Olympe vont s'écrouler de l'un à l'autre pole; jamais le Forgeron des Dieux ne fabriqua des foudres ſi terribles pour punir l'audace des Titans: les dauphins s'enfuient au fond de leurs grottes, où ils ne ſe trouvent pas même

en ſûreté contre les rigueurs d'une ſi cruelle tempête ; les Dryades éperdues voient les racines de leurs arbres chéris, tournées vers le ciel. Les mâts fracaſſés, les cordages rompus, laiſſent la flotte en proie à toute la colère de Neptune ; tantôt elle ſemble toucher au plus haut des cieux, tantôt elle s'enſevelit dans des gouffres qui confinent le royaume de Pluton. Les enfans d'Eole, déchaînés, ſoulevant avec rage les vagues écumantes ; une nuit affreuſe qui couvre la mer ; les éclairs qui ſillonnent les nues ; la foudre, les vents, les flots, tout nous préſente l'image d'une mort inévitable.

Les plus hardis de l'équipage paraiſſent étonnés ; chacun porte la peur empreinte ſur ſon viſage : l'horreur dont les uns & les autres étaient pénétrés, s'accroiſſait par les gémiſſemens que chacun entendait autour de ſoi. Tant de jeunes gens intrépides lorſqu'ils étaient éloignés du danger, manquaient de courage aux approches de la mort : le viſage pâle & abattu, ils pleuraient comme des femmes ; on n'entendait que des cris pitoyables, que gémiſſemens pénitens, que vœux ſaints, tant ils deſiraient

fléchir le ciel irrité! Tel, dans les campagnes d'Hircanie, un troupeau de faibles geniſſes, dont les oreilles ſont frappées par les cris ſourds & prolongés d'une tigreſſe affamée: toutes tremblent de frayeur, incertaines ſur laquelle d'entre elles s'élancera l'animal ſanguinaire, & quelle ſera la victime deſtinée à aſſouvir ſa faim dévorante.

Un religieux, prêtre reſpectable, qui, quelques momens auparavant, venait d'eſſuyer mille railleries piquantes, était aſſailli d'une foule de timides pleureurs: ce miniſtre diſcret, ſe défiant de tant de larmes forcées & menteuſes, effrayé peut-être lui-même, ne pouvant ſuffire à tous, répandit enfin, tout-à-la-fois & à pleines mains, ſes indulgences & ſes bénédictions. Tant il eſt vrai que la vue du ciel & la crainte du ſouverain Être ſont nées avec l'homme, & deviennent ſon unique reſſource dans le danger!

Perſonne ne conſervant donc aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les exécuter, *le Cœur* ſe préſenta: ſon front élevé était ombragé par les boucles de ſes cheveux bruns; un air de

réflexion & de penſée ſe mêlait agréablement à la vivacité de ſes regards. Que faites-vous, pleureurs importuns, dit-il à la jeuneſſe éplorée? Convient-il d'être, dans ſi peu de temps, & ſi joyeux, & ſi abattus? Il faut prévenir le danger; mais quand on s'y trouve engagé, il faut, en le bravant, travailler à en ſortir; &, appellant au ſecours ſes compagnons, ils débutent l'un & l'autre par des prodiges qui ne peuvent être chantés dignement que par les Muſes mêmes.

Le Cœur ſoutenait dans l'action; il banniſſait la crainte, ou la ſurmontait; il ne permettait pas de reculer, & tenait ferme dans l'occaſion: auſſi l'aurore de ſes jours répand-il une lumiere, à la clarté de laquelle on peut lire dans le livre des deſtins, qu'il n'y a point de rang & d'emploi pour leſquels il ne ſoit fait.

Le Courage, jeune & beau comme Apollon, fier & grand comme le dieu Mars, impatient d'agir, faiſait avancer les ouvriers; il ne s'embarraſſait pas de la difficulté & entreprenait hardiment. Dans les nobles exploits de ſa vie glorieuſe, il émouſſa toujours la pointe de l'infortune, il réſiſta aux

revers, triompha des événemens, & mit au rang des plus précieux tréfors, l'indépendance & l'honneur.

La Valeur fit bien voir que la Gloire n'avait point fini aux colonnes d'Hercule; le fameux coloſſe de Rhodes, qui fut l'une des ſept merveilles du monde, n'égalait pas ſa hauteur & ſa groſſeur. A ſon air audacieux, terrible, on l'aurait pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus. Elle agiſſait avec la plus ferme vigueur; elle ne cédait jamais à la réſiſtance, & continuait ſes entrepriſes malgré les oppoſitions & les efforts contraires. Tel un rocher, au milieu des flots, brave les tempêtes, réſiſte aux attaques redoublées des vagues en courroux; leur fureur vient ſe briſer contre ſes flancs, Neptune lui-même n'oſe lutter contre lui, & les vaiſſeaux qui le voient de loin, s'en écartent, dans la crainte d'y faire naufrage.

La Bravoure avait ſes cheveux blonds noués avec grace: ſa robe, d'une blancheur éblouiſſante, ſe retrouſſait avec une ceinture d'or. Elle avoit un air d'autorité, une phyſionomie auguſte, des yeux perçans: on ne pouvait ſe laſſer d'admirer la majeſté de ſes

traits; la fierté qui brillait dans ſes regards, & cet incarnat de la jeuneſſe, plus ſéduiſant encore que la beauté. Elle s'expoſait hardiment & ne connoiſſait pas la peur: elle courait au danger, de bonne grace, & préférait l'honneur au ſoin de la vie. Hercule, ſuivi des Furies infernales, n'échapperait pas lui-même à l'effort de ſes coups; la geniſſe alarmée ne montre pas autant d'ardeur pour préſerver de la dent cruelle du loup ſon tendre nourriſſon: elle s'agite autour de lui, en préſentant les cornes à ſon ennemi; rien ne peut l'intimider: oubliant la faibleſſe de ſon ſexe, elle ſe roidit, ſon œil étincelle, elle ſe couvre d'écume, & bientôt ſes forces égalent celles des taureaux les plus vigoureux.

L'Intrépidité affrontait & voyait de ſang-froid le péril le plus évident; elle n'était point effrayée d'une mort préſente. Sa taille impoſante & majeſtueuſe effaçait celle de ſes rivaux; ſes bras nuds, auſſi nerveux que blancs, faiſaient des prodiges; c'était le viſage d'Adonis ſur le corps d'Hercule: c'était la Majeſté avec les Grâces. On l'eût priſe, à ſa hauteur giganteſque, pour un de ces Centaures qui habitent les ſombres forêts

de Pholoé, ou pour un de ces frères monſtrueux qui fabriquent les foudres de Jupiter. Elle auroit ſoutenu, ſans chanceler, le choc des machines de guerre. Les travaux dont Euryſtée chargea le fier Alcide; le lion de Cléone; les vaiſſeaux de Stymphale; l'hydre de Lerne & le ſanglier d'Erymante ne l'auraient point intimidée. Elle ſe préſentait comme le pic de Ténériffe ou le mont Atlas que rien ne ſaurait ébranler. Du reſte, elle ne tirait aucune vanité d'avoir paru aux plus vaillantes expéditions, pendant que certains fanfarons travaillaient à ce que l'on dît d'eux qu'ils avoient bien fait.

La Renommée ſe laſſerait de publier les exploits de ce jour mémorable.

Certains jeunes hommes voulurent ſe joindre à de ſi généreux efforts. Il eſt vrai que pendant la retraite d'Achille, Patrocle s'empreſſa de ſervir les Grecs; mais ceux-là, nés ſous un climat voluptueux & riant, en avaient la molleſſe & la langueur: impétueux au premier choc, on vit bientôt leur ardeur s'affaiblir & s'éteindre.

Du ſein des mers en courroux, du milieu des vagues irritées ſort tout-à-coup la mère

des Amours; ſa préſence calme les flots, & répand dans la nature étonnée, un charme qu'elle ne connaiſſait pas. Les vents s'appaiſent, la nuit ſe diſſipe, le ſoleil brille ſans nuage, on revoit l'azur des cieux; le calme revient dans les airs, bientôt il renaît dans les cœurs. Cependant Cythérée s'avance, accompagnée de pluſieurs Nymphes attachées à ſon ſervice; elles avoient toutes ſur leurs têtes des guirlandes de roſes: diverſes autres fleurs étaient entrelacées dans leurs cheveux blonds, & ſous cette agréable parure elles ſuivaient leur maîtreſſe. A peine les enfans d'Eole ont-ils jetté la vue ſur cette troupe divine, que leur rage s'appaiſe; la diſcorde, qui les déſunit, fait place à des ſentimens plus doux: ils quittent le combat pour obéir aux loix de la Déeſſe.

Cet agréable ſpectacle eſt auſſitôt ſuivi d'un autre, qui jette par-tout l'effroi: Un monſtre, d'une taille giganteſque, ſe préſente à nos yeux étonnés: il avait le teint brun, le regard dur, & le viſage d'une laideur ſiniſtre; ſa barbe & ſes cheveux longs reſſemblaient à ces herbes fangeuſes qui naiſſent au fond des campagnes ſalées; il

avait la tête couverte d'une coquille; la partie supérieure de son corps jusqu'au nombril, avait la figure d'un homme, & le bas se terminait en une grande queue double, ressemblante à celle du dauphin: c'était Triton, jeune dieu marin, fils du roi des eaux & de Célénó: il était trompette de son père: Soufflant avec impétuosité dans sa conque, il faisait rétentir toute la vaste étendue de la mer. A ce signal, les dieux marins qu'il appelle, se rendent en foule au lieu désigné.

Là se montrait le vieux Océan, accompagné de sa famille, & le père Nérée avec Doris son épouse, dont la fécondité peupla l'empire des flots d'une si prodigieuse multitude de Nymphes. Les filles de Nérée s'approchent, faisant éclater leur joie par des chants d'allégresse. On y voit Portune avec sa grande barbe bleue; Salacia avec sa robe pleine de poissons, & le jeune Palémon monté sur un dauphin.

On voit arriver après ceux-ci, le sage Prothée, dont les yeux percent tous les secrets du temps présent, & lisent dans les plus sombres ténebres de l'avenir: Amphitrite,

trite, dont le teint efface l'éclat des plus brillantes fleurs ; l'agréable Amphitrite vient aussi à l'assemblée, se faisant suivre par le fameux Dauphin qui lui conseilla de répondre aux desirs de Neptune, & qui, pour cette raison, lui est devenu si cher, qu'il a le privilège d'être toujours auprès d'elle. D'un autre côté paraît l'aimable Thétis ; la douceur & la majesté sont peintes sur son visage : les ondes s'arrêtent pour admirer ses charmes ; elle est vêtue d'une tunique précieuse & transparente, qui couvre ses beautés, mais qui ne les cache pas. Ces deux Déesses se donnent la main & marchent d'un pas égal, comme étant unies l'une & l'autre par les nœuds de l'Hyménée avec le monarque de la mer. Glaucus vient, en pleurant le triste sort de sa maîtresse.

On vit, bientôt après, Jupiter & Junon, Vulcain, Bacchus & d'autres divinités, s'assembler pour des raisons que de faibles mortels ne peuvent pénétrer. Parut ensuite un jeune garçon fort gracieux, qui n'avait pour tout habillement qu'un petit manteau sur l'épaule gauche : de ses cheveux blonds, qui étaient parfaitement beaux, sortaient

deux petites ailes dorées, & ſemblables l'une à l'autre; le caducée qu'il tenait en main, faiſait connaître que c'était Mercure. Tous, avec le meſſager des cieux, vont ſe ranger vers Vénus & les différentes divinités de la mer.

La troupe immortelle entre dans un ſallon magnifique, où brûlent pluſieurs caſſollettes remplies de cette gomme précieuſe que la mer produit dans ſon ſein, & qui ſurpaſſe en douceur les plus excellens parfums de l'Arabie. Jupiter & Junon occupent la premiere place; Neptune partage ſon trône magnifique avec Vénus; les autres Dieux ſe placent ſur des ſiéges de cryſtal, & les Déeſſes ſur des riches eſtrades. Ganimède, ce jeune berger, l'échanſon de Jupiter, lui verſait du nectar; Bacchus en ſervait aux autres Dieux, tandis que Vulcain était occupé des préparatifs du repas. Les Heures ſemaient des fleurs de tous côtés, les Grâces répandaient des parfums, & les Muſes chantaient: Apollon joua de la lyre; Vénus danſa de fort bonne grâce. Pendant que les neuf Muſes formaient un chœur de muſique, un Satyre

jouait de la flute, & Pan du flageolet; les immenſes baleines & tous les monſtres marins, faiſant avec leurs nageoires un flux & reflux de l'onde amère, ſortaient à la hâte de leurs grottes profondes, pour voir un ſi rare ſpectacle.

Après que le ſoleil eut cinq fois parcouru ſon oblique carrière, on vit enfin, du côté qu'attriſtent les pluies & les orages, quelque choſe de fort élevé, mais qui, perdu encore dans l'éloignement, ſe montrait comme un faible nuage. A cet aſpect, à ce premier aſpect, la gaîté ſe remontre, les eſprits ſe raniment; la joie éclate de toutes parts: Tels ſont les tranſports du voyageur fatigué, lorſqu'après un long & pénible chemin, il approche du terme deſiré: ainſi Iris, ſecondée par les vents, traverſe rapidement les airs, en décrivant un arc nuancé de mille couleurs, & deſcend ſur la terre pour y porter l'allégreſſe.

Cependant la nuit ſe lève, &, de ſes ailes obſcures, envelope le Ciel & ſa vaſte étendue: le Sommeil, par ſes douces illuſions, vient verſer dans les cœurs l'oubli des ſoucis & des peines. Le lendemain, dès que le

ſoleil eut entr'ouvert les portes de l'Orient, plus de la moitié de ſon diſque paraiſſant encore plongé dans les eaux, on vit, comme à découvert, un pays immenſe & charmant. Des cités nombreuſes s'étendent & rempliſſent l'enceinte des vallées ; leurs tours élèvent dans les airs leurs pyramides brillantes, & dominent, d'eſpace en eſpace, les payſages d'alentour : vers le milieu de ſi belles contrées, s'élève majeſtueuſement un mont ſuperbe, dont la cîme ſourcilleuſe ſe perd dans les nues.

Semblables aux abeilles, qui, laſſées des rigueurs d'un long hiver, ſortent en foule & précipitamment de leur ruche pour profiter de la bienfaiſance du ſoleil printannier, tous accourent contempler la nouvelle terre découverte, & cette vue les comble d'une joie indicible. L'arc qui, nuancé de mille couleurs, brille dans le ſombre nuage où gronda la foudre, ne répand pas plus de calme dans la nature & dans l'ame du laboureur : les uns ſoutiennent qu'un ſi beau pays eſt l'île de la Vertu ; les autres aſſurent que ce ſont ſeulement les îles voiſines de cette île célèbre, lorſqu'un vénérable vieillard

s'approche pour leur parler. La plus ſublime vertu & la ſageſſe de pluſieurs ſiècles ſont peintes dans ſes traits : à travers les rides qui ſillonnent ſon front, éclate une joie tranquille ; la majeſté de ſes regards, ſa démarche noble, & la barbe blanchie qui lui deſcend juſqu'à la ceinture, tout en lui imprime le reſpect. Le pays que vous voyez, nous dit-il, n'eſt point l'île de la Vertu, & en eſt encore éloigné ; on l'appelle *le pays de Bienfaiſance* : nous pouvons y deſcendre & rafraîchir ; ſes habitans menant, pour la plupart, une vie douce & honnête dans un heureux climat, nous recevront avec cordialité, & exerceront envers nous la plus généreuſe hoſpitalité. Ces paroles calmèrent l'impatience & le murmure : tels, à la voix impérieuſe d'Eole, les vents rentrent ſous les rochers qui leur ſervent de cachots, & s'y laiſſent enfermer, dans l'eſpoir d'en ſortir bientôt.

CHANT TROISIÈME.

PLUS nous approchions du pays de Bienfaiſance, plus l'allégreſſe redoublait, & plus la joie éclatait. Telle, dans le ſilence d'un beau ſoir, diſtille des Cieux la douce roſée, qui, en fertiliſant les campagnes, rafraîchit & embaume la cabane du laboureur accablé de travaux, & lui prépare un ſommeil paiſible; tous ſentent couler dans le cœur une force inconnue: ainſi, aux premiers rayons de l'aſtre qui eſt l'ame du monde, la nature ſe ranime, les ombres fugitives s'envolent, la joie revient habiter les bocages, & l'œil enchanté voit, à chaque inſtant, s'embellir la ſcène.

Enfin, à quelque diſtance, notre canon fait entendre ſon tonnerre: on y répond par des acclamations générales, par des cris de joie qui percent juſqu'aux nues. Tout l'équipage treſſaille de la plus vive allégreſſe; ſemblable au nautonnier qui, après les plus terribles tempêtes, jouit d'un calme heureux, reſpire avec délices l'haleine des vents qui le conduiſent vers ſa patrie,

découvre enfin les tours de sa ville natale, & éclate de joie à l'aspect d'une épouse chérie, qui vient le recevoir au bord du rivage.

L'aimable Matinée, de ses ailes humides & dorées, distillait les perles de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs, & les rayons d'un soleil naissant multipliaient les couleurs les plus vives, lorsque, arrivés au port, on descend enfin. Tel, & avec moins de précipitation, descendit en pâlissant, dans le Tartare, le roi des tristes ombres, lorsque déchu de l'espoir de régner dans le Ciel, il se vit condamné à ne régir que la partie la plus basse : tel un coursier qui a brisé son lien, s'échappe & jouit en liberté de la campagne, court du côté du fleuve où il a coutume de se baigner; il bondit, lève sa tête altière, & ses crins, jouet des vents, voltigent sur son col ou sur ses épaules : ainsi les abeilles au printemps, quand le Soleil entre dans le Taureau, font sortir par pelotons leurs jeunes colonies; comme la troupe bourdonnante voltige çà & là parmi les fleurs & la fraîche rosée, de même l'ardente jeunesse s'élance

des vaiſſeaux, & fourmille bientôt dans le terrein deſiré ; elle s'y repoſe, elle y chante, elle y veut fixer ſon ſéjour : tel un bataillon de grues que les frimats ont chaſſé des rives du Strymon, vers les contrées de la fertile Egypte ; ſitôt qu'il a paſſé les mers, qu'il apperçoit le Phare, il ſe déploie, bat des ailes, le Ciel retentit de ſes cris de joie ; il s'applaudit d'avoir quitté les neiges, les glaces de la patrie, pour reſpirer un air plus doux, plus tempéré ſur les bords du Nil.

Au ſortir de l'équipage, la Confiance, aimable & jeune déeſſe, au front ouvert, à l'œil radieux, tenant en mains une chaîne de roſes, s'avance d'un pied léger, & nous montre avec joie les habitans qui nous deſirent ; tous nous viennent au devant : leur phyſionomie noble inſpire le reſpect ; l'innocence & le bonheur ſe peignent dans leurs regards. Les vieillards décrépits quittent leurs lits de feuillages ; les mères curieuſes accourent avec leurs enfans ; les laboureurs quittent leurs champs, oublient leurs ouvrages ; les uns & les autres empreſſés, ſe trouvent par-tout ; la campagne,

les places & les rues ſont remplies de jeunes gens vêtus avec élégance & couronnés de fleurs, chantans ou jouans de différens inſtrumens : les rues ſont couvertes de tapis variés dans leurs couleurs, d'herbes odoriférantes ; toutes les maiſons ſont décorées de guirlandes, de rameaux d'arbuſtes & de feſtons de roſes, & les fenêtres mieux ornées encore par une multitude de jeunes beautés.

Un ſuperbe palais, placé dans le centre d'une ville riche & élégante, frappe d'abord ; ſon aſpect éblouit & enchante : il eſt formé d'une matière qui a l'éclat, la dureté & la tranſparence du diamant le plus pur & le plus brillant ; les portes ſont enrichies de reliefs où l'art de Dédale ſemble avoir épuiſé ſon adreſſe ; l'architecture en eſt à la fois majeſtueuſe & légère ; les planchers ſont de pierres précieuſes de différentes couleurs, taillées & jointes enſemble ; les murailles des appartemens, revêtues d'or pur, brillent de toutes parts ; & quand le ſoleil aurait refuſé la lumiere à ce palais, ſes portes, ſon veſtibule & ſes chambres en donneraient aſſez pour l'éclairer ; on n'y voit que colonnes

de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſif. Ce riche & magnifique édifice paraît élevé plutôt par la puiſſance d'un Dieu que par l'art & l'adreſſe des hommes.

Une princeſſe aimable, d'une taille majeſtueuſe & d'une figure charmante, qu'on appelle *Bienfaiſance*, à la premiere annonce de notre arrivée, ſort de ſon palais enchanteur & nous vint au devant; ſon accueil, auſſi aiſé qu'honnête, prouve la bonté de ſon ame. Elle avait une robe d'argent, brodée d'or & de perles, rattachée avec une ceinture de diamans; une couronne d'immortelle couvrait ſa tête; ſon front ſerein annonçait la paix; l'amitié conſolante était exprimée par la douceur de ſes regards & par les traits rians de ſa bouche & de ſes joues; les paroles qui naiſſaient ſur ſes lèvres, avaient une douceur plus mélodieuſe que celle du luth & de la harpe; elle avait cet air majeſtueux & divin, qui la fait reſpecter & aimer dès le premier âge du monde. Elle montrait ces vertus honnêtes & douces que la philoſophie enſeigne aux hommes & que la nature donne aux femmes, pendant que les ondes de ſa

blonde chevelure, descendant sur son col d'albâtre, en se jouant sur ses épaules, ornaient sa taille fine & déliée.

Autour de la princesse étaient quelques notables, sénateurs & juges du pays; vieillards respectables, en qui la vérité, la raison & la sagesse brillaient également.

Nous vous demandons, lui dimes-nous, comme autrefois un fameux guerrier qui se trouvait à peu-près en pareille situation; nous vous demandons l'usage de l'air & de l'eau, qui appartient à tous les hommes; nous vous prions de nous accorder, pour quelque temps, un asyle dans vos climats; nous ne ferons point de déshonneur à votre république; vous aurez la gloire du bienfait, & notre reconnaissance sera éternelle.

Un doux sourire, semblable à l'aurore d'un beau jour, fut d'abord la réponse de la princesse. La société humaine, dit-elle, n'est qu'un échange perpétuel de talens & de services; l'homme qui n'agit point pour les autres, ressemble à ces plantes que l'on foule aux pieds, parce qu'on ne leur connaît aucune vertu. L'usage de l'air & de l'eau ne suffit point à gens fatigués d'un long voyage;

tous les ſecours vous ſont offerts, & nos humbles toits deviendront vos habitations.

Auſſitôt de jeunes filles, belles comme le printemps, n'ayant que des fleurs pour parure, & cachant ſous l'habit de bergères tous les appas des Grâces, ſe hâtent d'aller dépouiller les arbres & les fertiles eſpaliers; la joie leur prêtait des aîles. Les fruits les plus ſavoureux, parſemés de fleurs les plus odorantes, ſont accompagnés d'un nectar divin qui petille dans des coupes de cryſtal; l'œil demeure partagé entre la ſymmétrie, l'abondance & la diverſité des mets; de beaux yeux, animés par la joie & par la bonne chère; les préſens de Pomone, les dons de Comus, agréablement entremêlés; Flore embelliſſant toutes ces couleurs: tels ſont les objets qui arrêtent la vue enchantée.

Les uns aſſis ſur des gaſons verts & fleuris, les autres ſous d'épais feuillages & des bois touffus, tous uſent gaîment, en ſe repoſant, des largeſſes préſentées par la naïve Généroſité.

Pluſieurs beautés, arrivées à cet âge heureux qui leur permet de paſſer ſous les loix de l'Hyménée; des tendrons cham-

pêtres, cachant sous un voile modeste les graces & le frais des roses, nous offrent des guirlandes de fleurs; celles-ci font résonner les cordes de la guitarre; celles-là pincent délicatement le luth, dont l'harmonie rend les rossignols jaloux; les unes animent le flageolet; d'autres attendrissent les échos par la douceur de leurs voix: toutes chantent avec agrément les plaisirs purs & satisfaisans de leurs concitoyens à exercer l'hospitalité. Simples dans leurs ornemens, & par-là même plus spécieuses, elles paraissent réunir toutes les graces dans leurs traits & leurs statures; l'Iris formée des trésors du soleil, n'offre pas des couleurs plus vives ni mieux nuancées que les lys & l'incarnat de leurs teints. Non, jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu de ces soins champêtres: c'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gaîté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi: la plus rare modestie ajoutait encore à la beauté de leurs visages.

Dans ce délicieux séjour, Bienfaisance fut toujours occupée, tant par ses paroles

que par ſes manières, à nous rendre contens d'elle & de nous-mêmes : aux moindres ſignes, on piquait ſa généroſité. Comme l'oiſeau, pour conſerver ſes chers rejettons, leur diſtribue libéralement une nourriture dont il ſe prive lui-même, l'aimable princeſſe, ne refuſant rien aux autres & avare pour elle ſeule, ſe retranchait ſouvent du néceſſaire, afin de ſoulager tout le monde : ſemblable à une tendre mère, qui, voulant alaiter le fils qu'elle forma dans ſon ſein, & trouvant la ſource du lait tarie, regarde douloureuſement le fruit de ſon amour ; Bienfaiſance s'affligeait, après avoir épuiſé ſes largeſſes, de ne pouvoir encore faire du bien.

Dès que *Complaiſance*, ſœur de *Bienfaiſance*, nous apperçut, elle ſe leva, & nous accueillit avec cette dignité qui captive le reſpect & l'amour. D'une phyſionomie douce, elle careſſait de l'œil avant d'avoir parlé ; ſes manières étaient aiſées & inſinuantes ; ſon viſage brillait d'une céleſte clarté ; la vertu la plus pure répandait un doux ſourire dans ſes yeux, & des graces attrayantes ſur l'incarnat de ſes joues. A toute la frai-

cheur de ſon âge, elle joignait des traits réguliers, & une phyſionomie pleine de douceur & d'ingénuité: elle avait dans le regard une ſérénité, un calme inaltérable, & jamais on ne vit ſur ſon viſage la plus légère expreſſion de dédain, d'humeur, de dépit ou d'impatience; la colère ne défigura jamais ſes traits ſacrés: l'eſprit doux & prévenant, l'humeur enjouée & agréable, elle joignait à mille petits ſoins l'envie de plaire à tout le monde; ſa taille fine & légère, ſes graces touchantes, en un mot la beauté de Vénus, unie à la modeſtie de Diane, faiſaient une vive impreſſion ſur tous les cœurs; ſon ame ſe peignait dans ſes yeux, & cette ame ainſi que ſa beauté, était celle d'un ange. Les couleurs inconſtantes & mobiles de ſa robe, trompaient ſans ceſſe les yeux qui voulaient les fixer: telles, aux rayons du ſoleil, varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuſe colombe; tantôt elle s'allume du feu des rubis, tantôt elle ſe peint des couleurs de l'émeraude: toujours brillante, jamais la même, elle étonnait les yeux & les récréait.

Mille & mille traits d'une bonté continue, & qui ne tarit point dans ce pays délicieux,

délaſsèrent bientôt les membres des voyageurs fatigués, & récréèrent leurs eſprits; ainſi l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur appéſanti par la chaleur, lorſqu'après avoir longtemps foulé les ſables brûlans des déſerts, il eſt prêt à tomber en défaillance par l'ardeur de la ſoif; mais dès qu'il a puiſé dans la ſource cryſtaline qui coule avec un doux murmure, il ſe repoſe avec ſatisfaction ſur les bords, & ſent ſes forces renaître; ſuivant ſon cours gaſouillant, il arrive enfin à la maiſon du père de famille, qui le reçoit ſous un ombrage frais, & l'accueille avec largeſſe & bonté.

L'état riche & floriſſant du pays de *Bienfaiſance*, dont le bonheur ſe trouve fondé ſur la bonté & la grandeur perſonnelle de ſa Souveraine, & ſur l'humanité religieuſe & patriotique de ſes membres, ne ſouffre point, ou ne voit qu'avec peine des malheureux dans ſon ſein. Tous les citoyens y ſont égaux, ils ne rougiſſent point l'un de l'autre; l'émulation d'une Cour ne les fait point ſortir d'une vie commune; ils forment tous la famille d'une grande Prin-

ceſſe,

teſſe, qui regarde tous les hommes comme ſes ſemblables, & ne voit dans ſes ſujets que des enfans faibles, qui attendent tout de ſon ſecours.

La cour de Bienfaiſance eſt nombreuſe & brillante ; elle eſt compoſée de l'élite des deux ſexes ; on y vient de toute part prendre le ton & les graces : l'étiquette en eſt bannie, & y eſt regardée comme un fruit du nord, & ſortant du même tronc que la féodalité & la liberté des Serfs. La maiſon de cette Princeſſe eſt ſon image & ſon portrait : on y voit règner la règle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage ; tout annonce l'être heureux qui y commande.

Dans cette cour magnifique, on voit la ſenſibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puiſſance, l'amitié ſur le trône : ſon ſceptre eſt un caducée de bonheur ; la Paix, l'aimable Paix, noblement vêtue, à l'air ouvert, au ſourire gracieux, eſt aſſiſe à ſes côtés ſur un faiſceau de lances briſées ; la Juſtice aſſiſe à ſa droite, annonce par ſes regards la candeur & la fermeté. La Liberté, douce & ingénieuſe, ſemblable à ſa maîtreſſe, toujours debout devant elle, ne

cherche qu'à faire des heureux; elle embellit & féconde tout ce qu'elle touche; les plaiſirs naiſſent ſous ſes pas.

Ce n'eſt point dans les appartemens dorés que Bienfaiſance va prendre les airs du monde; c'eſt dans la chaumière du pauvre qu'elle apprend les myſtères. De même que le ſoleil vivifie la terre, ainſi ſes regards portent dans ſes Etats la félicité & l'abondance; toujours elle ouvre à ſes peuples le ſanctuaire des plaiſirs de l'opulence, & les admet à goûter à longs traits la coupe voluptueuſe dont elle s'enivre tous les jours: elle s'amuſe quelquefois avec eux, comme la colombe amollit dans ſon eſtomac le grain dont elle veut nourrir ſes petits; elle montre que la main qui tient le ſceptre, peut, ſans déroger, jouer quelquefois avec la houlette. Environnée, preſſée par ſes ſujets, confondue au milieu d'eux, elle paraît mille fois plus grande qu'un vainqueur entouré d'eſclaves, monté ſur un char de triomphe. Son autorité, fondée ſur les baſes inaltérables de la vénération & de l'amour, eſt au-deſſus de toute atteinte.

Dans les villes & dans les campagnes de ce délicieux séjour, chaque maison recèle un patriarche, chaque jardin montre un heureux; là des fontaines salutaires, ici des temples augustes enchantent les regards des citoyens sages & paisibles, dont le cœur, exempt de tumultueuses passions, n'éprouve de transports que pour jouir de la magnificence & de la gloire de la patrie. Dans ce pays chéri du Ciel, la fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leurs voix cruelles & empestées. Jamais sang humain n'a rougi cette terre; ses heureux habitans jouissent sans remords de la paix & de l'abondance; par-tout la pointe douce de la pitié y blesse délicieusement les cœurs.

Malgré les délices du pays, ceux qui en jouissent, n'en sont point énervés; semblables aux anciens, ils se font une gloire d'être robustes: ils sont assez bornés pour ne se soucier d'avoir ni des carrosses, ni des dentelles, ni des cuisiniers, ni des brevets, ni tout ce qui fait la gloire & la félicité des nations qu'on appelle policées; ils ne passent point leurs jours à se faire traîner

dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languiſſamment d'une maiſon dans une autre, leur ennui & leur inutilité. Ce ne ſont point des courtiſans de Verſailles & de Saint-James, ou de ſimples bourgeoiſes que la toilette métamorphoſe en dames de province: on n'y rencontre point de ces hommes oiſifs, qui, promenant dans les places publiques leur dédain & leur ennui, inſultent, de leur oiſiveté, le citoyen courbé ſous le poids de travaux utiles, & voudraient le faire rougir du bien qu'il fait à la patrie. On n'y voit point de ces orgies crapuleuſes, importunes pour les claſſes élevées qui les dédaignent, & aviliſſantes pour ceux qu'une ſorte de beſtialité y conduit. Les repas tiennent un milieu entre la frugalité Lacédémonienne, & la profuſion Perſane.

L'enfance, preſque au ſortir du berceau, y prend l'habitude & le goût du travail; & la vieilleſſe, au bord de la tombe, y exerce encore ſes tremblantes mains. Puiſſant ou faible, jeune ou vieux, tout citoyen oiſif y eſt regardé comme un fripon: les arts, heureux enfans de l'opulence & du génie,

embelliſſent cet empire & multiplient les jouiſſances : l'agriculture & le commerce y ſont réciproquement encouragés ſous les auſpices de la Liberté.

Jamais l'ange des ténèbres, avec toutes ſes ruſes, n'a pu verſer ſes poiſons ſur cette terre fortunée ; les cruelles paſſions ſemblent en être bannies : le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; l'union multiplie les délices, & l'on s'eſtime moins heureux par ſon propre bonheur que par celui des autres. On y comprend que la vapeur enyvrante du laurier ne vaut jamais la liqueur douce & ſalutaire de l'olive.

L'unique guerre de cette nation privilégiée eſt la chaſſe de deux monſtres, dont l'un eſt le Luxe, & l'autre l'Egoïſme. Le premier eſt un Protée dangéreux, toujours prêt à ſe changer en flamme deſtructive ; qui, ayant tant de ſectateurs, ne trouve plus d'apologiſtes. On y pourſuit donc ce monſtre, qui deſſéche de ſon haleine les racines de la population, qui boit l'or & le ſang des malheureux, & qui, bourreau des riches, autant qu'il eſt funeſte aux peuples, n'eſt jamais plus altéré que dans leur épuiſement.

L'autre, d'une maigre ſtature, mais violent; déguiſé ſouvent ſous une robe ſanguinaire; toujours implacable, toujours ſéditieux; deſtructeur atrabilaire de la nature humaine, exhale, comme un vrai démon, une vapeur infernale qui empoiſonne ceux qui l'approchent: les habitans de Bienfaiſance l'appellent *Égoïſme*. Dans ſon repaire, uniquement occupé de ſoi-même, il coule ordinairement ſes jours dans une molle inaction, où il n'a d'autre but que ſa converſation propre: ſemblable au Cynique Diogène, il ne vit que pour ſoi; c'eſt un ours qu'on ne ſaurait apprivoiſer, qu'on ne voit dans ſa loge qu'avec peine.

Ce monſtre odieux trempe ſes ailes dans le ſang humain, & ſemble par-tout ſe reproduire. Pour l'éviter, il faudrait paſſer ſous le pôle, & courir dans l'autre hémiſphère; c'eſt un furieux, qui court de toute part, le fer à la main, porter la déſolation & la mort; il attaque avec inſolence, & heurte de front & de côté, comme un bélier. Preſſé d'une ſoif ardente, il ne l'aſſouvit que dans le ſang des citoyens; les entrepriſes & la rapacité des gens de finance

ne ſont rien, comparées à ce fléau deſtructeur; du ſouffle le plus léger, il déracine, en paſſant, les cèdres les plus altiers: un ſiècle de proſpérité effacerait à peine les cicatrices de la déſolation qu'il répand par-tout où il paſſe.

Bienfaiſance, digne Princeſſe du pays, en eſt le contraſte, le fléau & le deſtructeur; ſans ceſſe ſes ſujets ſont occupés à le chaſſer & à l'éloigner de ſes terres.

CHANT QUATRIÈME.

ON approchait de la saison brûlante où le soleil visite l'aimable constellation d'Astrée, lorsque nous quittames le charmant pays de l'aimable Bienfaisance : plusieurs de ceux qui étaient arrivés, s'imaginant que ce délicieux séjour surpassait l'Isle même de la Vertu, voulurent y demeurer ; d'autres, regrettant la patrie, prirent résolution d'y retourner, & de se servir des vaisseaux qui devenaient dès-lors inutiles à ceux qui devaient diriger leur marche vers l'Isle de la Vertu.

L'aurore, en se levant du lit de Titon, dissipait les ombres humides de la nuit ; sa chevelure agitée distillait la rosée sur la terre : Le roi des astres paraissait, il remplissait l'univers de ses flammes, éclipsait entièrement les feux de Diane sa sœur, quand, au sortir du pays de Bienfaisance, nous rencontrames deux vieilles empressées à y entrer ; c'étoient l'Oisiveté, & sa fille la Mendicité.

La mère engourdie, abattue, indolente,

ſe traînait à peine, & voulait toujours s'aſſeoir. L'autre, ſéche, pâle, au teint blême, aux longues dents, aux jambes de fuſeaux, au corps flétri, couvert de lambeaux, avait les yeux creux, le corps ſec & le viſage maigre; elle était timide, complaiſante, flatteuſe, empreſſée & menteuſe; elle allait, les épaules ſerrées, paſſant par-tout ſans être apperçue; elle parlait bas & articulait mal. Appuyant ſur une canne ſon corps maigre & décharné, elle ſe préſentait par-tout, &, avec ſa livrée importune, ſe trouvait par-tout rebutée.

Toutes deux venaient de rendre viſite à *l'Indigence*, leur proche parente, femme échevelée, triſte & éplorée, conſeillère toutefois de pluſieurs actions baſſes & iniques: abandonnée ſur un rocher déſert, tantôt elle lutte contre le déſeſpoir, tantôt elle meſure l'abyme effroyable où elle va ſe précipiter.

Une multitude innombrable de ſquelettes décharnés, de triſtes fantômes ſuivaient toujours Oiſiveté & Mendicité, étaient à leur ordre & formaient leur nombreux cortège: c'était une eſpèce d'hommes, toujours diſ-

poſée au crime, & preſque excuſable de s'y livrer ; dévorée par les maladies les plus honteuſes ; foyers peſtilentiels ambulans, qui promènent ſans ceſſe, d'une peuplade à l'autre, la débauche & ſes fléaux ; qui demandent ignominieuſement du pain ſur les ſillons même qui le produiſent en abondance.

Inſenſiblement nous nous engageons dans des routes tortueuſes, qui toutes aboutiſſent à d'affreux précipices ; des ſentiers arroſés de ſang & couverts d'hommes égorgés, conduiſent enfin au domaine *d'Ambition* : ce vaſte empire paraît n'avoir point de bornes : dans ſon centre s'élève un palais dont le faîte atteint la région éthérée. On y voit la Princeſſe habillée d'or & de pierreries, aſſiſe ſur un trône ridiculement exhauſſé, mais dont la baſe, peu ſolide, eſt mobile & chancelante ; ſon diadème & ſon ſceptre ſont ſurchargés de diamans, & peints de mille couleurs : ſon luxe, ſes lambris dorés & ſa magnificence n'annoncent que la vanité de celle qui les étale, & ſon trône hériſſé de ſerpens, à travers tant d'éclats, eſt toujours dégoûtant du ſang humain.

On ne trouve dans ſon palais, tout compoſé de marbre, que des hommes fort durs, mais fort polis; la Cruauté, la Violence, l'Injuſtice & le Fanatiſme, toutes les Furies compoſent ſa cour; la Flatterie, toujours debout, lui parle à l'oreille, & lui inſinue ſon poiſon actif; le mépris & l'inſolence gardent la porte de ſes appartemens; ſes ſuiſſes & ſes portiers n'entendent que par geſtes, & leurs oreilles ſemblent être dans leurs mains.

Le plus haût cèdre du Liban, coupé pour le ſervice de quelque grand Amiral, n'eſt qu'un faible roſeau en comparaiſon de ſa marche altière. Avec le ſecours de la diſſimulation & de la baſſeſſe, qui ſont ſes ailes ordinaires, elle s'élève ſur les débris des autres juſqu'au ſéjour du tonnerre: Toujours occupée du pénible métier de ſe faire un grand nom, elle cherche dans les ſujets les plus frivoles, de l'honneur & de la diſtinction; on la voit ſe promener quelquefois dans un char ſiniſtre, où brille avec éclat un or inutile, & qui eſt traîné par le Luxe & la Tyrannie; c'eſt un Protée qui prend diverſes formes pour parvenir à

ſes fins; elle ſeule renferme plus de vanité dans ſon empire, qu'Alexandre n'en eut dans ſon univers conquis.

Dans le commerce du monde, elle eſt profonde & impénétrable; elle ſourit à ſes ennemis, diſſimule les mauvais offices, contraint ſon humeur, déguiſe ſes paſſions, parle, agit contre ſes ſentimens. En vous faiſant compliment, elle rit d'un œil & pleure de l'autre; chez elle ſe trouve un magaſin de toute ſorte de phraſes flatteuſes, dont on ſe ſert pour ſe féliciter mutuellement, & dont l'on ſe contente réciproquement, parce que l'on y eſt convenu de ſe contenter de l'extérieur & des apparences. Tout en flattant, Ambition épie ſans ceſſe la faibleſſe, les paſſions, le malheur pour leur porter des ſecours perfides; elle empoiſonne & deſſéche ce qui tombe ſous ſa main; ſon ſourire forcé découvre ſon ame fauſſe, petite & cruelle; une tête de Méduſe couvre ſa poitrine. Ce monſtre odieux, avec un cœur barbare & un génie deſpotique, n'oublie rien pour enchaîner la Fortune à ſon char. Rien ne peut la toucher: vous fléchiriez plutôt les autels du cruel

Buſiris, les chevaux carnaciers du féroce Diomède, les dieux barbares que l'on révere en Sicile. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, elle demeure ferme & immobile, & les prieres & les raiſons ne trouvent aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur : tel un nuage enfanté par une orageuſe conſtellation, traverſe les mers, & fait pâlir les infortunés laboureurs, qui prévoient, hélas ! les ravages qu'il doit cauſer.

Le peuple n'eſt, devant ce tyran cruel, qu'un amas d'animaux laborieux & apprivoiſés, portant docilement le joug ſous lequel ils ſont nés, arroſant ſouvent de leur ſang les ſillons qu'ils fertiliſent ; on les traite à-peu-près comme une eſpèce de bêtes fauves qui garniſſent les forêts d'un domaine, & avec leſquelles on n'entretient d'autres relations que d'en prendre quelquefois la peau pour ſes beſoins, & la chair pour ſes plaiſirs.

Dans le palais d'Ambition, les plus délicieuſes odeurs parfument l'air qu'on reſpire ; mille concerts harmonieux y enchantent les

oreilles attendries ; tout y flatte, tout y satisfait. Le vin qu'on lui verse dans une coupe d'or, peut être considéré comme un extrait des pleurs qu'il fait répandre ; ses sujets sont la pâture qu'elle dévore sans scrupule dans ses accès sanguinaires ; son opulence orgueilleuse les appelle des vermines ; elle les écarte sans regret, elle les écrase sans pitié, comme des insectes qui choquent sa vue & blessent son oreille. La sombre Tristesse couvre les plaines déchirées par le soc ; un teint plombé, des yeux éteints, des bras décharnés & languissans, des mammelles desséchées ; les pleurs, les gémissemens, le désespoir s'y font tour à tour voir & entendre ; mais on rit de ce spectacle affreux, & l'on traite de cris de révolte, des plaintes étouffées.

Les chaînes de l'oppression s'étendent de l'une à l'autre extrémité dans cette terre maudite ; le masque de la gloire légitime, ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre : la vengeance y aiguise dans l'ombre son poignard ; la calomnie y flétrit & ôte jusqu'au pouvoir de se défendre. Toutes les passions viennent y marchander

tous les crimes : on ne voit que loups enragés, toujours prêts à remplir les environs de meurtres & de carnages, tandis que les moutons désarmés paissent en tremblant dans les campagnes, & ont les oreilles sans cesse frappées des hurlemens des bêtes sanguinaires.

La Discipline avilie, prostituée, n'a pas même la force d'en écarter les plus lâches abus. Un fantôme noir y prend le masque de la justice, remplit sa balance sacrée de poids mercenaires, & multiplie les assassinats judiciaires. Tous les arts s'empressent à consacrer les miracles & même les erreurs de la Déesse : le marbre s'anime & la reproduit ; la toile respire & fait sortir ses traits ; les théatres rétentissent de ses louanges ; la musique entraîne doucement les cœurs jusqu'au pied de son trône ; la poésie enflamme l'esprit, & le remplit de ses douces chimères. Ainsi la Cruauté, foulant aux pieds les cendres des victimes infortunées, jouit-elle audacieusement du triomphe !

Les sujets vexés & ruinés ; les soldats regardés comme des troupeaux destinés à

la mort, déſertent, chaque jour, ce domaine tyrannique, comme un troupeau de moutons fuit le couteau du boucher; mais comme dans le tarif politique d'ambition, un homme ne vaut pas un cheval, elle mépriſe la déſertion de ſes ſujets; un ſimple billet, ſigné de ſon Intendant, produit des hommes, comme le pied de Pompée enfantait des Légions.

Ambition a Orgueil & Avarice pour parens, pour miniſtres & favoris. Orgueil, quoique d'une taille médiocre, ſe baiſſe néanmoins aux portes, crainte de ſe heurter; ainſi le moucheron qui voltige en bourdonnant, ſe croit fort élevé & environné d'une muſique harmonieuſe qui annonce par-tout ſa dignité. Il ſerait le plus beau des mortels, ſi l'air hautain de ſa phyſionomie n'éclipſait les charmes de ſes traits.

L'or, les diamans, les rubis, le porphyre, le jaſpe ſont les matériaux & la parure de ſes appartemens; les étoffes les plus riches, les peintures charmantes en achevent l'ornement; la ſoie brille juſques ſur les ſièges qu'un uſage journalier fatigue; mille glaces

répètent

les charmes des hommes vains qui s'y admirent; des frotteurs laborieux promènent tous les matins une broſſe ſur des parquets luiſans & magnifiques.

Le luxe des carroſſes y abonde de toute part: tous ces chars roulans à grand bruit, & les pieds armés de fer qui les traînent, y font un fracas que l'habitude ſeule peut rendre ſupportable: on eſt épouvanté du tonnerre avec lequel tous ces Jupiters voluptueux annoncent ou terminent leurs viſites.

Orgueil nourrit une foule d'animaux, qu'il appelle ſymboles de fidélité; il entretient des chevaux auſſi beaux que ceux du ſoleil: leurs houſſes ſont de drap d'or, enrichi de pierreries: leurs fers & leurs mors ſont en argent; mille ſuperbes courſiers paiſſent, caracollent, henniſſent dans les prairies, pendant que le peuple qui les nourrit & les garde, deſſéché par la faim, a à peine du pain groſſier trempé de ſes ſueurs.

Cet homme vain, fier & jaloux, ne peut ſouffrir d'égaux; il prétend à une ſupériorité d'eſtime excluſive; il ne voit qu'un tyran dans l'homme trop ſupérieur. Si d'une main

il couronne un rival des lauriers de la gloire, de l'autre il cherche ſon cœur pour le percer. Toujours ſes hommages ſont perfides. S'il donne quelques ſecours, vous le voyez diſtribuer les affronts avec les bienfaits; ſa pitié outrage l'infortuné en lui tendant la main. On ſent qu'il eſt bien plus terrible quand il ſe venge; il cache ſon poignard ſous le manteau de l'amitié, juſqu'à ce qu'il l'ait appuyé ſur le cœur de la victime.

Son ſtyle eſt mêlé de fiel & d'abſynthe; la raillerie, l'injure, l'inſulte, lui découlent des lèvres comme la ſalive; il eſt piquant & amer: parler & offenſer, c'eſt pour lui la même choſe; c'eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempêtes quand on lui fait une piquure: auſſi ne lui parle-t-on que dans la derniere néceſſité. En d'autres occaſions, d'auſſi loin qu'on le découvre, on fuit de toutes ſes forces, & ſans regarder derrière ſoi. Si l'on entre par malheur ſans avoir une phyſionomie qui lui plaiſe, il répond ſéchement & par monoſyllabes; il ride ſon front & détourne la vue; il n'écoute pas ceux qui l'abordent pour lui parler de

quelques affaires ; mais il ſe fait ſuivre, & leur dit enfin qu'il y penſera. Il vous expédie en peu de paroles, comme les petits ſecrétaires d'un Evêché, ou comme les gagiſtes d'une Intendance, & ne ſonge qu'à ſe débarraſſer de vous; vous lui parlez encore de vos affaires, qu'il eſt parti & diſparu.

Au reſte, ce fantôme altier eſt un perſonnage auſſi mépriſable qu'un vil inſecte: on envie ſes habits, ſes bijoux & ſes tréſors; mais on mépriſe ſa perſonne. L'on écarte tous les jours cet attirail qui lui eſt étranger, pour pénétrer juſqu'à lui qui n'eſt qu'un fat: plus il veut paraître grand, plus on le trouve petit; c'eſt toujours un pygmée. Quand il grimperait au-deſſus des Alpes, il eſt exhauſſé, & non pas aggrandi; auſſi un des plus doux plaiſirs de la vie, le plaiſir de l'eſtime & de la confiance, eſt perdu pour lui.

Comme il eſt ſouvent plus utile de quitter les grands que de s'en plaindre, nous primes congé d'Orgueil, & en paſſant nous vîmes Avarice à l'œil ſombre, au teint blême. Cette mère des forfaits & des baſſeſſes, a un air inquiet & avide; ſes

regards ſont durs, ſa phyſionomie commune. Elle marche d'un pas lourd, & tient pour appui un lingot d'or; elle eſt gardée par une bête ignoble, dont la tête eſt groſſe & peſante; qui, à travers une gueule béante, montre un grand goſier & des dents aiguës; ſes ongles ſont crochues, & comme pleines d'encre; un hoquet continuel qui la fatigue, marque que ſa digeſtion eſt laborieuſe: on l'appelle *Finance*. Cette bête féroce eſt accompagnée d'un monſtre noir, timide, ſec & décharné, au regard aſſuré, malgré ſa maigreur: on l'appelle *Subſide*.

Semblable à Mammone, les regards d'Avarice & ſes penſées ſont toujours vers la terre pour y trouver des tréſors; elle oublie l'honneur & la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépenſe; elle ſe couche & elle ſe lève ſur l'intérêt; il la fait parler & la fait taire, agir ou diſſimuler; elle le digère le matin & le ſoir, le jour & la nuit. C'eſt ſur cette règle qu'elle meſure ſes ſoins, ſon eſtime, ſon indifférence; elle méconnaît & mépriſe celui qui ne peut contribuer en rien à ſa fortune. Son tréſor eſt le tonneau des Danaïdes; elle languit

dans une extrême pauvreté, parce qu'elle eſt pauvre de ce qu'elle deſire, & elle deſire tout. Son occupation, qui eſt continuelle, devient on ne peut plus cruelle. De la ſanté la plus floriſſante, elle eſt venue à bout d'en faire une ombre pâle & décharnée; la crainte, la défiance, l'inquiétude écartent de ſes yeux les pavots du ſommeil.

Mille bras travaillent jour & nuit pour la contenter, & ne peuvent, par toutes leurs peines & leurs ſueurs, la ſatisfaire. A chaque inſtant, des eſclaves ſurchargés lui portent dans des tonneaux une quantité prodigieuſe d'un précieux métal arraché des mains faibles des cultivateurs & des pauvres; elle voudrait, ce ſemble, avaler leur ſang & leurs ſueurs. Comme un lion preſſé de la faim, qui parcourt toutes les grandes bergeries de la contrée, s'il voit paraître une chèvre, il treſſaille, il ouvre une large & effrayante gueule; il hériſſe ſa crinière, ſe jette ſur ſa proie, & s'abreuve de ſon ſang: Avec la même fureur la cruelle Avarice s'empreſſe à tout envahir, à tout poſſéder; des mères dé-

ſolées, de malheureuſes épouſes, des orphelins plongés dans la douleur déteſtent & maudiſſent ſa tyrannique avidité. Haïe & déteſtée de tout le monde, toujours inquiète, toujours ſoupçonneuſe, elle frémit quand elle mange, elle pâlit lorſqu'elle boit, incertaine ſi elle fait couler la nourriture ou la mort dans ſon ſein.

Avarice ne rend de culte qu'à une déeſſe voiſine, femme toute nue, aveugle & inſenſée; on la voit toujours debout; d'une main elle tient une corne d'abondance, & de l'autre un gouvernail de navire; elle a des ailes aux pieds & tourne ſans ceſſe une roue: ſon temple eſt ouvert à tous, & les efforts hardis ſont preſque toujours couronnés. Au-deſſus on lit cette inſcription: *à la Souveraine de l'univers.* L'or y pleut de toute part, ſans que perſonne en ramaſſe à ſon gré; tous ſe plaignent des rigueurs de cette divinité; mais elle, ſans s'embarraſſer ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, diſtribue, en tournant, les dons divers qu'elle fait à la foule empreſſée. Le roturier, le noble, le commerçant, l'homme d'égliſe, tous implorent avec empreſſement ſon ſe-

cours, tendent vers elle des mains ſuppliantes. Toutes les bienſéances ſont anéanties, on ſe heurte ſans ménagement; chacun crie: à moi, à moi! mais ni la beauté, ni les mœurs, ni l'eſprit, ni le beſoin, ni les cris n'attirent l'attention de l'aveugle déeſſe.

Une partie étonnante de notre convoi préférant l'occaſion de s'enrichir aux délices de l'Iſle de la Vertu, demeura auprès de cette déeſſe, & lui érigea des autels; mais les vrais ſages, qui furent en plus petit nombre, ne proſtituerent point leur encens à cette divinité mépriſable; ils voulurent continuer leur route.

CHANT CINQUIÈME.

L'ORIENT déployait toute la magnificence de ſes feux & de ſa lumière. Une chaleur douce & bienfaiſante ſe mêlait par degrés à la fraîcheur du crépuſcule, ranimait le parfum des fleurs, excitait les oiſeaux aux chants du matin, imprimait de vives couleurs ſur les campagnes fécondes, & faiſait entrer le plaiſir dans tous les ſens à la fois. Dans un ſi beau ſéjour, nous quittons avec joie une divinité qui ne ſait que donner de l'or; bientôt une petite ville, aſſiſe ſur une montagne, s'offre à nos yeux; on l'appelle *Coquetterie*. La route qui y conduit eſt ſi myſtérieuſe, que ſans guide il eſt impoſſible d'y parvenir.

Là mille beautés de tout âge, chaque matin, adreſſent, la tête nue, leurs vœux aux dieux brillans de la parure: bientôt d'humbles prêtreſſes, les yeux baiſſés, préparent les pures eſſences offertes en encens à ces déeſſes; elles n'oublient pas cette eau, dite immortelle, & qui, par une eſpèce de miracle, donne un teint nouveau, rappelle

le printemps ſur des joues pâles, & anime la fleur de la ſanté ſur des viſages flétris. Du fond de mille petits coffres élégans ſortent mille graces particulières; le doux eſprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; les rubans nuancés de mille couleurs, des armées d'épingles, la poudre, le rouge, les billets doux ſont confondus de toute part.

Enfin les prêtreſſes entrent en exercice de leur miniſtère: l'une met la dernière main à l'édifice des cheveux ; l'autre place une mouche, un ruban, une aigrette avec un art unique & ſuprême; celle-ci peint les lêvres, les joues, les ſourcils, emploie du blanc, du bleu, du rouge, du noir; celle-là imprime à une robe une légéreté aérienne ; des cheveux étrangers, mais longs & brillans, ſont ſubſtitués aux cheveux naturels; la poudre les colore & leur donne un nouvel éclat ; les perles, les diamans, enfans du ſoleil, prêtent leur vif agrément; les attraits & les graces ſe montrent de toute part. On prodigue les flacons d'eau de roſe, de myrthe, d'œillet, de benjoin, de canelle, de girofle, de muſcade, de baume de la Mecque.

Les derniers regards interrogent le miroir : bientôt l'on voit ſourire amoureuſement ces adorables déeſſes ; elles font éclater cette joie, préſage sûr des triomphes médités. On ne ſait laquelle l'emporte en agrémens : le feu des rubis orne la tête altière d'Amarante ; Climéne a l'œil vif, & ſon geſte eſt un éclair ; les jaſmins, l'orange, l'ambre, les parfums d'Arabie ſemblent avoir embaumé la précieuſe Amaryllis ; Olympe brille avec éclat par les perles & les diamans ; Philis a de beaux yeux, & deux boucles de cheveux, ſe jouant ſur ſon col plus blanc que les lys, deſcendent ſur ſa gorge enchantereſſe : toutes ſemblent mériter la palme de la beauté. Pour leur plaire, il faut dreſſer un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent jamais groſſier, & de tous leurs défauts faire autant de divinités qu'on adore.

Mais quel ſpectacle horrible ! tantôt le Temps, vieillard décrépit, ennemi juré de ce qui nous plaît, dans ſon coſtume ordinaire, ſa faulx à côté de lui, s'amuſe malicieuſement chaque jour, du bout de ſes ailes légères, à flétrir ces beautés ſédui-

ſantes, ſans qu'elles s'apperçoivent même de cette injure ; tantôt une bête malfaiſante & ſacrilège, à l'œil jaune, au teint bronzé, brouillée avec le jour & l'agrément, s'élevant avec effort ſur ſes ailes peſantes, vient verſer un torrent de vapeurs malignes ſur ces adorables déeſſes: à l'inſtant la ſombre triſteſſe, la noire mélancolie, les langueurs, les défaillances viennent à l'envi les tourmenter tour-à-tour : on ne voit plus que pâleurs, que chagrins; on n'entend plus que cris plaintifs, que lamentations. Faut-il que, dans un ſi court loiſir, de ſi dignes occupations ſoient perdues? Faut-il que, dans ſi peu d'heures, tant d'attraits ſoient diſparus?

Nous ſortions de cette ville, lorſque nous apperçumes un homme qui errait avant le lever de l'aurore ; ſa voix murmurante réſonnait dans le calme profond des campagnes comme un tonnerre éloigné. On nous dit que ce malheureux venait apparemment de *l'Iſle des Jeux* ; ſon déſeſpoir le faiſait courir çà & là, & l'accompagnait malgré lui : ainſi le voyageur que pourſuit avec d'horribles ſifflemens un ſerpent irrité, accélère en vain ſes pas: bientôt

l'animal venimeux, victorieux de sa résistance, lui entortille de son col souple & long les reins & le col, quelques efforts que fasse le malheureux pour s'en dégager; & lui enfonçant profondément son dard dans le sein, lui lance son poison mortel jusqu'au cœur.

CHÈRE CALLIOPE, j'ai besoin ici d'un nouveau secours; hâte-toi donc, belle & charmante reine des Muses! viens rallumer tes feux dans mon cœur.

Le globe étincelant du soleil s'élevait avec majesté sur l'horison, tandis que les astres innombrables qui avaient règné avec tant d'éclat pendant la nuit, pâlissaient par degré, & prêts de s'éteindre, semblaient se retirer & se perdre dans l'espace immense des cieux, lorsque nous arrivames enfin à *l'Isle des Jeux.*

Tout le monde, dans cette Isle fameuse, n'a d'autre emploi que l'exercice du jeu; les habitans passent toutes les saisons dans une dissipation générale & continuelle; on ne leur trouve aucune sensibilité pour le spectacle de la nature, ni pour les plaisirs de l'imagination; jamais la poésie ou l'en-

thouſiaſme n'y porta ſes feux ; l'amuſement eſt l'unique paſſion, & le jeu ſur-tout fait dans les aſſemblées les délices de tous les âges. Par-tout l'on voit des enſeignes de toute eſpèce de jeux, & de toute part mille & mille dupes & fripons y accourent avec empreſſement.

Rien de ſi grave & de ſi ſérieux que les différens cercles de ces joueurs. Une triſte ſévérité règne ſur leurs viſages attentifs : implacables l'un pour l'autre & irréconciliables ennemis pendant que la ſéance dure, ils ne connaiſſent ni liaiſons, ni alliances, ni diſtinctions. Le Hazard ſeul préſide ; ils honorent tous, par un ſilence profond, cette aveugle & farouche divinité. Toutes les paſſions, comme ſuſpendues, cèdent à une ſeule ; & l'on remarque, dans ces joueurs, une attention dont ils ſont par-tout ailleurs fort incapables. Le froid piquant, la chaleur aiguë, la foudre éclatante ne les arracheraient pas de leurs ateliers.

L'*Avarice*, aſſiſe à côté, ne manque jamais de ſe trouver à toutes les ſéances ; elle fait le plus clair revenu de ceux qui ſavent joindre l'adreſſe au bonheur : le plus

libéral de tous les acteurs ne manque point de la consulter souvent.

La *Colère*, avec un visage enflammé, des yeux étincelans, y règne encore plus absolument que l'Avarice; elle met en émotion les perdans; un seul coup imprévu cause du désordre. Mais quand le malheur est constant, la Colère se plaît à métamorphoser les joueurs en impies; & après leur avoir suggéré des imprécations contre le jeu, elle leur fait vomir des blasphêmes contre le ciel. Ainsi l'eau renfermée dans un vase d'airain qu'environne une pétillante flamme, excitée par des branches de bois sec, exhale une épaisse fumée, bouillonne avec fureur, surmonte les bords du vase qui la soutient, & se répand avec grand bruit de toute part.

La Déesse qui se plaît à semer le trouble & la division, voltige dans les airs & anime par-tout les joueurs; un feu sombre étincelle dans ses yeux enfoncés; une vapeur brûlante s'exhale de sa bouche sépulcrale: *La Discorde* insensée, avec une chevelure formée de vipères, traîne avec joie sa robe déchirée, & augmente le trouble; *Bellone*

la ſuit, armée d'un fouet enſanglanté. Comme un berger dans la ſaiſon de l'été, profitant d'un vent favorable, met le feu à des buiſſons: tandis que la flamme dévorante ſe répand au milieu de la campagne juſqu'aux extrémités; aſſis ſur une hauteur, il voit avec plaiſir le progrès de l'incendie qu'il vient d'allumer. Telle eſt la joie de la Diſcorde, quand elle eſt venue à bout d'exciter du carnage.

Mille ſcènes tragiques s'offrent chaque jour parmi ces joueurs vaincus ou vainqueurs: tantôt l'un, déſeſpéré & frémiſſant de rage, ne reſpire que fureur, & cherche vainement à ſe venger de ſa défaite; ſes rivaux vainqueurs s'éloignent ou ſe cachent. Tel qu'un ſanglier écumant, qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé; on le voit errer dans les champs, cherchant en vain ſes ennemis, & branlant le dard dont il veut les percer. Tel au milieu d'une nuit orageuſe, un loup battu de la pluie & des vents, rode autour d'une bergerie; tandis que les agneaux en ſûreté bêlent ſous le ventre de leurs mères, le cruel animal, dévoré de faim & altéré de

ſang, ne pouvant jouir de ſa proie, frémit de colère & de déſeſpoir.

Tantôt un autre tient entre ſes bras ſon ennemi tout armé, dont il ſaiſit l'épée pour la lui plonger dans le corps. Le malheureux ſe défend, & oppoſant la force à la force, tâche d'éloigner de ſa gorge la main qui le veut percer: tel un aigle élève juſqu'aux nues un ſerpent qu'il tient dans ſes ſerres; percé des griffes de ſon raviſſeur, le ſerpent en fureur s'agite, plie ſon corps tortueux, dreſſe ſa tête, & pouſſe d'horribles ſifflemens.

Tantôt enfin l'arme d'un furieux perce impitoyablement le flanc & le ſein délicat d'un jeune homme, ſon rival. Il tombe mourant; des ruiſſeaux de ſang coulent ſur ſon beau corps, & ſa tête languiſſante ſe penche ſur une de ſes épaules. Ainſi meurt une fleur coupée par le tranchant de la charrue; ainſi baiſſent leurs têtes fanées, des pavots courbés par une pluie orageuſe.

L'Ambition, avec une humeur altière, tient ſon rang entre la Colère & la Diſcorde. Quoique ceux qui jouent deviennent égaux; que la licence du jeu banniſſe la cérémonie;

quoique

quoique chacun défende ſon intérêt avec liberté, & que l'eſclave y diſpute avec ſon maître ; l'Ambition toutefois inſpire à pluſieurs que le gain eſt un avantage, & la perte une défaite : elle leur répète ſans ceſſe, que celui qui gagne a plus de bonheur ou d'adreſſe ; que la fortune favoriſe toujours le plus faible ou le plus mauvais parti.

Enfin *la Triſteſſe*, avec un viſage pâle & hideux, finit par jouer ſon rôle ; elle accable de douleur certains perdans ; elle gliſſe le regret dans leurs cœurs, & fait paraître la honte ſur leurs viſages : le dépit raſſemble au-deſſus de leurs têtes, des nuages de mélancolie auſſi épais & auſſi ſombres que ceux qui environnent de ténèbres éternelles les ſommets des montagnes infernales ; tout déplaît à leur mauvaiſe humeur. Ne ſachant à qui s'en prendre, ils s'en prennent à tout le monde : quelques-uns gardent un morne ſilence, qu'ils ne rompent que par des imprécations lancées contre la nature entière. Dans leur fureur ils regrettent, ils invoquent le néant ; ils écument de rage, reſſemblent à des

bêtes farouches, & finiſſent par le ſuicide.

Chaque jour l'époux hazarde la dot de ſon épouſe, dépôt ſacré que la nature a ſubſtitué au profit de ſes enfans. Le jeune homme expoſe au hazard du cornet ou d'une carte, le patrimoine qu'il tient de ſes ayeux: là des Dames diſtinguées perdent de vue leur ménage, & dérangent leurs affaires domeſtiques: des Abbés, des Prieurs, avec le coloris du délicieux nectar, ſacrifient à l'amuſement du jeu, l'argent qu'ils ont cruellement refuſé à des plaiſirs plus doux.

Dans les promenades, ou autour de l'enceinte de cette Iſle célèbre, on ne voit que combats, on n'entend que les cris du déſeſpoir: l'Injure à la tête altière ſe trouve par-tout. Pluſieurs, après de longues ſéances d'un jeu ruineux, animés l'un contre l'autre, demandent ſatisfaction dans l'idiôme du point d'honneur, ſe frappent à coups redoublés, tantôt au viſage, tantôt autour des tempes; leurs bras ſe lèvent, s'abaiſſent avec l'agilité d'un tourbillon: les traits ne voltigent pas avec plus de rapidité; la grêle tombe avec moins de précipitation ſur le mont Riphé. Bientôt le

feu de la haine étincelle à travers leurs armes; ils se lancent des regards foudroyans. L'épée croise, repousse l'épée: la main cherche la main, les doigts s'entrelacent; le bruit de leurs dents qui se choquent; une respiration pénible, sourde; des mots à demi prononcés, annoncent la rage qui les brûle. Leur combat est plus épouvantable que la lutte fabuleuse de Vulcain & de Xanthe aux campagnes de Troie. C'est ainsi que le divin Homere peint les dieux divisés, & leur cœur céleste embrasé de ce même courroux qui brûle le cœur des vifs mortels.

Ici l'on rencontre un joueur écumant de rage: le feu du courroux pétille dans ses yeux comme l'éclair luit dans les ténèbres; sa voix rugissante fait entendre la menace & l'injure; ses malheurs, comme les vagues amoncelées d'une mer en courroux, se présentent à la fois & semblent fondre sur lui. Tel le malheureux tombé de la cîme des Alpes, roule de précipice en précipice, jusques dans un abyme épouvantable, qui semble toucher au centre de la terre, où l'œil des mortels ne peut le suivre, & où ses cris ne sont point entendus.

Plus loin, un autre ſe trouve arrêté pour dettes: tel qu'un ſanglier retenu dans des filets, il grince des dents, l'écume couvre ſes lêvres brûlantes, ſes yeux lancent des flammes dans les ténèbres; & ſe heurtant la tête contre les murailles, il fait retentir la voute du cachot. Tel un ſerpent, qui, dans les fentes d'un aride rocher, eſt en proie aux ardeurs d'une ſoif brûlante: il ſe dreſſe, il agite ſa tête menaçante, & jette le poiſon de toute part. Les noires tours de ſa priſon, reſſemblent à celles que l'on dépeint à l'entrée du Tartare; il pouſſe des gémiſſemens, qui, répétés d'un ton plus lugubre par les voutes profondes, ſemblent des voix funèbres. Les ſaiſons & les années reviennent, s'écrie-t-il; mais le jour ne revient point pour moi! Les riantes couleurs du ſoir & du matin ne me conſolent point dans mes malheurs! Je ne verrai plus les fleurs variées du printemps, ni les roſes de l'été! Hélas! je ſuis entouré de nuages épais: une nuit perpétuelle m'environne; au lieu du ſpectacle de l'univers, précieux livre de nos connaiſſances, je n'ai devant moi que des murailles!

La Nuit, qui partage avec le Soleil l'empire du monde, s'avançait lentement ; les montagnes, les vallons, les hameaux & les villes n'offraient à l'œil qu'une ſcène uniforme & lugubre, quand, au ſortir de l'Iſle des Jeux, où quelques-uns des nôtres demeurèrent, nous arrivames au *pays de Négligence.*

Dans l'endroit le plus nébuleux qu'habite une nuit éternelle, on voit un antre ſpacieux qui ſe prolonge bien avant dans le ſein des montagnes : c'eſt le palais ordinaire de *Négligence*. Sous le veſtibule, eſt aſſis le Silence à côté de la tranquille Oiſiveté. Au fond de cet aſyle obſcur, inacceſſible aux ſoins, aux inquiétudes, Négligence repoſe mollement ſur des tapis jonchés de fleurs narcotiques. Elle pouſſe par intervalles de profonds ſoupirs ; ſa main gauche ſoutient ſa tête languiſſante : ſes cheveux en déſordre s'échappent entre ſes doigts ; elle indique de la main droite, que chacun ſe tranquilliſe & demeure en repos.

Au reſte Négligence, reine du pays, eſt une perſonne qui n'a rien de beau ; elle a la taille petite & l'air déſagréable ; ſon

action eſt lâche, & ſes habits ſont mal-propres ; ſon air affaiblit ſa parole tremblante ; ſes regards ſont languiſſans, & ſa démarche lente ; ſes cheveux mal-peignés. Le peſant Repos, l'Oubli indiſcret, la Paréſſe aux membres toujours engourdis, ſont ſes gardes ordinaires.

On ne voit dans l'étendue de ſon domaine, que les frêles débris d'une république chancelante & proche de ſa ruine. Les campagnes y ſont déſertes ; les terres incultes ne produiſent que de l'ivraie. On n'y ſent jamais les doux zéphirs, ni les graces naiſſantes du printemps, ni les riches dons de l'automne ; Cérès y refuſe ſes moiſſons ; Bacchus n'y étale point ſes fruits ; les grappes de raiſins ſe deſſéchent au lieu de mûrir : on n'y voit point de glaneuſes, qui ſuivent, en chantant, la faucille du laboureur ; on n'y entend point le berger, qui, ſur le penchant d'un côteau, chante ſur la flûte les douceurs de la vie champêtre. Les troupeaux faibles & diſperſés y trouvent à peine leur nourriture : ſans force & ſans vigueur, ils ſont couchés ſur un ſol ſec & aride : on n'y voit guères que le

vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne.

Aucun ruisseau n'arrose cette contrée; jamais on n'y voit éclore des fleurs; les Nayades tristes n'y font point couler une onde pure, leurs flots sont toujours troubles & amers; jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asyle contre les rayons du soleil. Les oiseaux ne chantent jamais dans cette terre hérissée de ronces & d'épines, & n'y trouvent aucun bocage pour se retirer: ils vont ailleurs chanter leurs amours. On y entend seulement le croassement des corbeaux & la voix lugubre des hibous. La seule cigale, au centre d'un épais abri, fait retentir l'air & la terre de son ennuyeux cri: les troupeaux, les bêtes féroces y sont comme engourdies; les forêts laissent tomber languissamment le feuillage qui les couronne.

Une inertie judaïque semble s'être emparée de cette nation. Jamais la race de Jacob n'a marqué son Sabbat par une immobilité plus scrupuleuse, que celle qui glace chaque jour & chaque saison dans cet empire; ses habitans ne connaissent point

l'inſpiration poétique; l'enthouſiaſme ne les a jamais pénétrés de ſes flammes. Les femmes ſur-tout y ſont oiſives, ou ne ſont occupées que de leurs plaiſirs & de leur repos: la moindre fatigue les accable, & leur main eſt bleſſée du poids d'un fuſeau. Sans la variété des amuſemens ou la douceur du ſommeil, elles pâliſſent & ſuccombent; on les voit, pendant l'inépuiſable longueur d'une rapide journée, comme ces inſectes légers & brillans, folâtrer & s'ébattre aux rayons printanniers du ſoleil: on amuſe ce peuple oiſif, comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier.

CHANT SIXIÈME.

LE globe étincelant du soleil s'élevait avec majesté sur l'horizon, tandis que les astres innombrables qui avaient règné avec tant d'éclat pendant la nuit, pâlissaient par degrès, & prêts de s'éteindre, semblaient se retirer & se perdre dans l'espace immense des cieux : tout-à-coup nous vimes un vaste & caverneux séjour, qui n'a qu'une lumière froide, incertaine & trompeuse. Curieux de voir un endroit si irrégulier & si ridicule, nous entrames dans un palais sombre, dont *la Sottise* est la reine : c'est une vieille à barbe grise, à pieds tortus; elle ouvre des grands yeux stupides, ce sont les siens; son visage ridicule ne dit rien, il peint son ame. Elle a une pesanteur d'esprit, qui accompagne toutes ses actions & ses discours; elle parle continuellement de soi, de ses vapeurs, de ses insomnies; & dans son pompeux galimatias, elle s'imagine toujours avoir plus d'esprit que les autres; elle parle, elle crie, elle rit, elle éclate, & ne dit rien : à table elle boit, elle mange, elle conte, elle plai-

ſante, elle interrompt tout-à-la-fois; elle n'a nul égard aux temps, aux perſonnes, aux bienſéances: les rieurs ſont toujours pour elle, & il n'y a ſorte de fatuités qu'on ne lui paſſe. Pour la connaître, il ſuffit de l'avoir vue, ou même de l'avoir écoutée; elle n'a pas aſſez d'eſprit pour bien parler, ni aſſez de jugement pour ſe taire: elle ne parle ni bien, ni aiſément, ni juſte, ni à propos; elle a cependant le ſot privilège de ſe moquer d'autrui, & de railler les gens d'eſprit.

Sa marche, ſes paroles, ſes manières, ſon ſilence la décèlent. Après s'être attiré du ridicule, elle regarde le monde indifféremment, ſans embarras, ſans pudeur; & avec tant de défauts & de baſſeſſe, elle a quelquefois l'air important & myſtérieux d'un homme revêtu d'une ambaſſade. S'agit-il de décider? toujours elle eſt incertaine de ce qu'elle doit réſoudre: ſemblable à l'arbre entâmé par la hache, prêt à tomber au moindre effort, & dont la chute menace également de tous les côtés: tels qu'on voit les premiers jours du printemps, tantôt embellis par l'aſtre brillant qui ranime la nature, tantôt obſcurcis par des nuages qui

en dérobent la douceur : telle on voit sa trop légère inconstance éclater par l'inégalité & la bizarrerie de son humeur.

Dans ce ridicule pays on voit toutes les Folies des nations, depuis les Magiciens de Pharaon jusqu'au Saint du cimetière de saint Médard. Elles marchent toujours ensemble & se tiennent par la main ; une seule suffit pour amener toutes les autres. Les habitans ont tous l'esprit pesant ; un climat rigoureux engourdit leurs organes ; l'ame retranchée sous une écorce épaisse, n'entend ce qu'on lui demande que quand on heurte rudement son enveloppe. Ils ne savent rien apprécier : toujours aveugles, c'est un lourd instinct qui les mène.

Assez proche du pays de la Sottise se montre un temple antique, demeure de la *Superstition*, vieille sempiternelle, d'une figure hideuse & révoltante : tel, & non moins horrible, paraîtrait le Nocher des Enfers, si dégoûté de son long & pénible emploi ; si quittant le gouvernement de sa barque, il montait sur la terre : le soleil, les astres pâliraient à la vue de cette triste & funèbre divinité. Le souffle impur de

la Superſtition a changé de beaux lieux en ſables arides; elle a choiſi cette retraite pour mieux cacher ſes preſtiges & pour gagner les humains par l'attrait de la curioſité. Elle eſt aſſiſe à côté de l'Ignorance ſa mere; l'Orgueil, la Terreur & la Fraude ſont ſes miniſtres; un feu ſombre brûle dans ſes regards: inquiète, troublée, elle tient dans ſes mains le bandeau épais dont elle couvre les yeux des mortels. Ses émules, épris de mille folles maximes, ſoumis à mille règles inutiles, ſavent tout, pratiquent tout, hors ce que recommandent l'honneur & la vertu. Des dévots fanatiques, des aſtrologues dupes & fripons, des impoſteurs & des buſes forment ſa nombreuſe cour; la Fourberie eſt preſque toujours ſon Grand-viſir, & tout eſt réglé par ce miniſtre perfide.

La Lune portait dans un autre hémiſphère le doux éclat de ſes rayons; les ténèbres les plus épaiſſes couvraient les campagnes; le ſilence règnait dans les bois, ſur les côteaux & dans les vallons; les animaux dormaient dans leurs tanières; les oiſeaux s'étaient retirés au lieu de leur repos; le ſeul roſſignol, accoutumé aux veilles amoureuſes, ſe faiſait

entendre, en passant la nuit entière à chanter.

Pendant qu'un lugubre voile s'étendait ainsi sur la nature, & que le ciel désert n'avait plus d'astres ni de clarté, un météore formé d'exhalaisons terrestres, que le froid de la nuit condensait & que l'air promenait de place en place, s'enflammait par l'agitation ; son globe, conduit au hazard, répandait en tournoyant, une lueur trompeuse, nous détournait du chemin & nous menait dans des terres grasses & marécageuses. Tel on voit un vaisseau battu de la tempête ; tout l'art du pilote ne peut l'empêcher d'errer au gré des vents ; il s'éloigne, s'écarte, revient, en sillonnant la même route.

Plus nous marchons, plus s'augmentent les écarts & la détresse. Un profond silence règne dans les airs, & n'est interrompu que par des coups de tonnerre, qui font retentir au loin les vallées. Les hibous, quoiqu'accoutumés à l'obscurité, tremblaient dans leurs cavernes ; les bêtes sauvages s'enfuyaient dans leurs tanières, & les aigles, éblouies par les éclairs, se heurtaient contre

la terre. La Peur, prompte à souffler dans les esprits l'agitation & le trouble; propre à les empêcher de discerner la vérité d'avec le mensonge, & à leur persuader tout ce qu'elle imagine; qui fait perdre le jugement aux Villes entières, & les fait entrer dans une espèce de délire: la fausse & lâche Peur, à sa démarche égarée, étonnait, déconcertait la plupart, s'efforçait de semer partout la consternation.

Tel un pilote surpris par la tempête au milieu de la mer, abandonné à lui-même entre le ciel & les flots en courroux: la manœuvre la plus savante est inutile; ni la lune, ni aucune autre constellation favorable ne dirige sa course; il désespère du salut de son vaisseau; il s'imagine à chaque instant se fracasser contre les écueils qui s'élèvent au-dessus des mers. Tel autrefois le fameux labyrinthe de Créte, par ses sentiers obscurs, & par mille routes ambiguës, égarait, sans espérance de retour, tous ceux qui s'y engageaient.

Le chagrin destructeur s'empare de l'ame; la triste mélancolie égare les esprits; le trouble gronde sourdement dans tous les

ſens ; preſque tous ſe repentent & ſe dégoûtent du voyage à l'Iſle de la Vertu.

Dans cette perplexité, nous rencontrames heureuſement l'Expérience, fille tardive du temps & des chagrins, & la Confiance ſa compagne, qui nous attire par la douce lumière qu'elle répand ; elles mettent entre nos mains un fil qui doit nous guider au travers des détours tortueux de la ſombre carrière que nous avions à parcourir.

Quelque temps après, le gazouillement des oiſeaux qui ſaluaient l'aurore ; des ruiſſeaux qui murmuraient, le zéphir qui ſe jouait avec les ondes, & ſoupirait après les feuillages, nous annoncent une heureuſe iſſue. La douce Eſpérance, charme de nos jours, vient dorer l'avenir de ſes rayons fortunés, & nous enivre de ſes délices ; ainſi la roſe vermeille, dont un orage a courbé la tige, relève doucement ſa tête humide aux premiers rayons du ſoleil : tous prennent courage, & ſe raniment, dans l'eſpoir des biens qu'ils doivent bientôt trouver dans l'Iſle fortunée. L'aigle généreuſe, diſent-ils, qui fend les nuages pour approcher du ſoleil, s'élève toujours juſqu'à

ce qu'elle ſoit hors de la vue des hommes ; de même le ſage qui aſpire à la vertu, ne s'arrête point à moitié chemin, mais perſiſte dans ſes nobles efforts, juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé à l'endroit où elle fait ſon ſéjour.

A peine le Soleil a-t-il rappellé les mortels aux travaux ; à peine ſon char, conduit par les Heures, avait-il meſuré une partie de ſa carrière, que de toute part ſe préſente à nos yeux la nature riante & gracieuſe.

Ici, Divinités champêtres, accourez à ma voix ! favorable Cérès, qui dorez nos campagnes de riches moiſſons : Bacchus, dieu de l'allégreſſe, qui avez appris aux hommes à faire ſortir le jus de la vigne ; Sylvain, dieu des forêts, qui portez toujours un cyprès à la main : déeſſes brillantes des arbres, des fleurs & des fruits, ſecondez mes efforts ! ce ſont vos préſens que je chante.

Non, la Fable avec ſon riant pinceau, n'a pas donné aux Nayades de retraite ſi délicieuſe ; & toutes les merveilles qu'elle attribue aux vergers des Heſpérides, ſe rencontrent dans ce pays de volupté. Sous un ciel

ciel ſi beau, la terre n'exige ni ſoins, ni culture, elle n'eſt point aſſujettie à l'ordre des ſaiſons; le printemps voit mûrir les dons de l'automne; l'automne voit fleurir ceux du printemps: toujours libérale pour cette contrée fertile, la Déeſſe des jardins y fait trouver les fruits les plus délicieux: là brillent de toute part l'orange fière de porter la riche couleur qui brillait ſur les cheveux de Daphné, le citron odoriférant, & la grenade qui s'ouvre pour montrer ſes rubis. Les campagnes, comme celles de la graſſe Égypte, ſont affaiſſées ſous le poids des fruits de toute eſpece; & la terre, par-tout féconde, n'attend nulle part, pour donner ſes riches moiſſons, les vœux des humains. De quel côté que l'on jette ſes regards & que l'on promène ſes pas, on voit mûrir les fruits de Pomone, on voit éclore les préſens de Flore. Toute la richeſſe d'Amphitrite raſſemble dans ces lieux ce qui peut flatter les ſens.

Sur les feuilles des arbres, une manne céleſte brille comme la roſée; le miel le plus pur diſtille de l'écorce des bois: par-tout l'œil rencontre l'herbe fleurie, & l'or des

moiſſons; l'on entend le doux chant des oiſeaux, le bêlement des troupeaux, tandis que Pan, avec ſa face vermeille, danſant, pour ainſi dire, avec les Graces & les Heures, traîne après lui un printemps naturel. Ici l'on jouit de la fraîcheur des fontaines & des ruiſſeaux ſerpentant agréablement ſous des arbres touffus; là le doux bruit des abeilles qui viennent ſucer la fleur des tilleuls, invite au repos & au ſommeil; plus loin l'on entend le bûcheron, qui, émondant les arbres, fait retentir les airs de ſes chanſons; d'autre part, les ramiers roucoulent, & la plaintive tourterelle fait entendre ſes gémiſſemens; par-tout des grottes ſombres offrent des retraites fraîches tapiſſées de vignes, qui s'empreſſent de livrer leurs grappes, & qui rampent avec une agréable fécondité.

Tout rit dans ce ſéjour, tout y reſpire l'ivreſſe des plaiſirs: ſous des myrtes amoureux coulent des eaux claires & lympides; le ruiſſeau qui murmure, le zéphire qui agite le feuillage, le chant mélodieux des oiſeaux, portent dans tous les ſens la molleſſe & la volupté. Des grottes tapiſſées

de jeunes vignes, qui étendent également leurs branches ſouples de tous côtés ; mille fleurs naiſſantes qui émaillent les tapis verts dont ces grottes ſont environnées ; le raiſin plus éclatant que la pourpre, & qui ne pouvant ſe cacher ſous les feuilles, accable la vigne ſous ſon fruit, charment & enchantent les yeux ſatisfaits ; des cabinets de verdure, des allées cintrées, des boſquets touffus offrent des aſyles délicieux, où les oiſeaux amoureux ſoupirent leurs plaiſirs & leurs peines : tantôt c'eſt un fleuve, dont les eaux calmes & tranſparentes roulent ſur le ſable le plus pur ; les bords ſont tapiſſés d'une riante verdure que parfument des fleurs : à côté, dans un bois de citronniers, folâtrent des zéphirs rafraîchiſſans : un bocage de figuiers déploie ſon vaſte ombrage ſur le verd gazon & les tendres fleurs ; tantôt le lys ouvre ſon ſein, la roſe s'épanouit : une fontaine les abreuve de ſon onde ; un ruiſſeau les réfléchit dans ſon mobile cryſtal. Ailleurs l'iris, ſous les pieds, nuée de ſuperbes couleurs, & le jaſmin, élèvent glorieuſement leurs têtes parfumées : par-tout la violette, le ſafran & l'hyacinthe

émaillent la terre, mieux décorée de leur riche marqueterie, qu'elle ne le ſerait par les pierres les plus précieuſes. Dans la prairie, on voit avec plaiſir une multitude de bergers couverts de guirlandes de fleurs, & tenant preſque tous dans leurs mains des palmes vertes, ou des branches de myrte & d'oranger: les uns danſent au ſon de la lyre, les autres cueillent des fleurs, en chantant les plaiſirs & le retour du printemps.

Sur les collines, des troupeaux blancs comme la neige, errent dans l'herbe haute, & broutent les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat, couronné de fleurs, fredonne une chanſon tendre auprès de ſa douce amie, couchée négligemment à l'ombre.

De jeunes garçons, beaux comme les Amours; de jeunes filles, belles comme les Graces, s'aſſemblent ſous la voute d'un treillage garni de chèvre-feuille & de myrte; de doux breuvages petillent dans des coupes ſimples, & des fruits délicieux brillent ſur des tables couvertes de fleurs, tandis que des chants agréables & des inſtrumens harmonieux retentiſſent à l'entour.

Nous marchions tranquillement sous des peupliers & des saules, dont la verdure tendre & naissante cachait les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui répétaient sans cesse leurs accords mélodieux ; nous écoutions le cigne gémissant, & le rossignol qui lui répondait, lorsque le Soleil allant se plonger dans l'océan, & la Nuit commençant à déployer ses voiles, nous apperçumes l'indolente *Oisiveté*, l'avide *Intempérance*, avec la folle *Ivresse* sa compagne, couchées mollement sur un gazon de fleurs : *l'Intempérance* & *l'Ivresse* ne parlaient que de manger & de boire, & auraient voulu tout consommer dans leur repas ; semblables au fermier avide qui précipite la ruine des héritages qu'il va bientôt quitter, sans s'embarrasser du maître à qui il ne laisse que des ruines ; tandis que *l'Oisiveté*, assise dans un fauteuil, les regardait en bâillant : elles chantaient toutes les trois, jour & nuit, parmi les délices d'une table bien servie, les louanges de Bacchus & de Vénus. Peu après nous vîmes *la Curiosité* qui courait aussi vîte que les cerfs & les daims ; on croirait que l'herbe même la plus tendre

n'eſt point foulée ſous ſes pieds; à peine laiſſe-t-elle dans le ſable quelque trace de ſes pas; on la voit tout-à-coup dans un endroit, & puis diſparaître avec une égale rapidité: jettant par-tout les yeux, à peine nous vit-elle, qu'elle courut au-devant de nous s'informer qui nous étions, où nous allions, quelles étaient nos vues, les nouvelles que nous portions? Comme nous lui eumes répondu que nous allions à l'Iſle de la Vertu, elle dit auſſitôt que nous étions proche de cette Iſle célèbre; qu'elle ſe chargeait de nous y conduire, & de nous en faire voir les beautés: appellant enſuite ſes compagnes occupées au jeu & à la boiſſon, elles s'offrirent de bonne grace l'une & l'autre à nous introduire dans l'Iſle, à laquelle mille portes dorées ſervent d'entrée; elles affectaient de lire, de temps à autre, un livre qui montrait à chaque page un titre de vertu: curieux de le voir, nous n'y trouvions que des titres, & le reſte en blanc, ou rempli d'emblêmes qui n'annonçaient rien moins que la vertu.

A peine fumes-nous entrés dans l'intérieur de l'Iſle, que nous ſentimes un air

doux, qui inſpirait une humeur enjouée & folâtre : une ſecrette & douce langueur s'empare des cœurs ; une eſpèce d'ivreſſe rend les corps lâches & pareſſeux. De vives étincelles d'un feu inconnu parcourent les veines, & jettent dans le cœur des émotions à la fois douces & pénibles.

L'on trouve à chaque pas *les Plaiſirs frivoles*, *enfans volages de la Folie*, qui obſèdent entièrement une multitude d'eſprits partiſans de la molleſſe, & qui coulent doucement leurs jours dans une voluptueuſe indolence.

Les Attraits & *les Appas* ſe rencontrent par-tout, & enchantent par la beauté & l'heureuſe conformation de leurs traits ; il eſt comme impoſſible de réſiſter à leurs charmes bienfaiſans.

Une foule innombrable de *Menſonges ailés*, volant & voltigeant ſans ceſſe, répandent une liqueur ſubtile & enchantée qui éblouit l'eſprit & la vue.

Mille images ſpécieuſes ſe promenant dans les airs, repréſentent des objets qui ont l'avantage de plaire, échauffent l'imagination & excitent à la ſenſualité.

Les Puiſſances de l'abyme y accourent à

y ſont bordés de lauriers, de grenadiers, de jaſmins & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris; les Fleurs, filles aimables du Printemps, inſpirent les ſentimens tendres & naïfs qui font céder les bergères & rendent les bergers plus fortunés que les rois; l'épine qui fleurit, la roſe naiſſante, le ruiſſeau qui murmure, tout y annonce le plaiſir.

Dans les frais & délicieux bocages ſe trouvent des beautés touchantes: elles n'étalent point leurs charmes, elles les couvrent, & la modeſtie qui les voile, fait les faire imaginer; mais ſouvent tant d'appas ne diſparaiſſent que ſous une gaze légère dont ſe jouent les zéphirs pétulans; ainſi leur ſouffle laiſſe entrevoir les attraits cachés de la roſe naiſſante; ainſi l'on peint la Nayade, ſans autre vêtement que le cryſtal mobile des eaux: d'autres, plus belles encore & plus tendres, aux doux ſourires, aux regards enchanteurs, ſe promènent avec un air d'indifférence, ou ſont languiſſamment couchées entre des fleurs, entourées d'Amours badins & de Graces, enivrées de plaiſirs.

L'aimable conductrice nous fait remarquer tantôt un fleuve dont les eaux calmes & tranſparentes roulent ſur le ſable le plus pur, & dont les bords ſont tapiſſés d'une riante verdure que parfument des fleurs; tantôt des ruiſſeaux qui, ſerpentant au loin par différens détours, paraiſſent remonter vers leur ſource pour former d'agréables baſſins.

Du ſommet des collines émaillées d'herbes & de fleurs, jailliſſent de claires fontaines; l'onde fugitive ſe précipite par bonds & s'éloigne de ſa ſource avec un murmure agréable; ſa fraicheur nourrit les charmes des beaux lieux qu'elle arroſe; après mille & mille caſcades merveilleuſes, toutes ces eaux ſe réuniſſent dans une vallée qui eſt au pied des collines d'où elles deſcendent; là elles forment une nape liquide dont le cryſtal éblouit: une troupe de Nymphes couronnées de fleurs, d'un air voluptueux, y folâtrent & ſemblent ſe défier à la nage; tantôt elles laiſſent paraître une gorge d'albâtre, l'ivoire de leur col, des globes formés par les Graces; tantôt leurs noires chevelures qui pendent avec art ſur leurs blanches

épaules, comme les ombres qui rehauſſent un riant tableau ; leurs prunelles humides où petille le feu du plaiſir, enchantent les ſens & captivent les cœurs. Ces beautés, ſavantes & induſtrieuſes dans l'art de plaire, ſortent de temps en temps des eaux, parées de mille attraits : ainſi l'on peint la Reine des Amours, ſortant, ornée de toutes les graces, du ſein des flots qui lui donnèrent naiſſance.

Mille ſpectateurs étonnés contemplent ce que l'œil profane d'un mortel n'a jamais vu ; l'imagination hardie & fougueuſe retrace ſans ceſſe à leurs yeux l'éclat de tant d'attraits, & leur repréſente, par de vives images de ces rares beautés, les plus ſecrets appas ; toujours elles ſont préſentes à l'eſprit, toujours on reſſent l'émotion de l'ame ; ainſi, quand la cymbale éclatante a ceſſé de retentir dans les airs, elle conſerve encore un frémiſſement ſonore qui plait à l'oreille attentive.

CHANT SEPTIÈME.

O MUSES ! je ne puis, ſans votre ſecours, aller plus loin dans une ſi belle carrière ; tendre Erato, aimable Thalie ! apprenez-moi à raconter tant de merveilles ; doctes Sœurs, vous ſeules pouvez mettre au jour les délices de ce divin ſéjour !

Parmi mille plaiſirs piquans & variés, Curioſité nous conduit enfin dans une place immenſe & ſuperbe, entourée de pavillons & de palais plus magnifiques que les chefs-d'œuvre de Babylone & de Memphis ; leur admirable ſtructure, enrichie d'or, de perles & de diamans, ne connaît rien d'égal.

On y trouve d'abord *Volupté* au viſage riant, à la démarche aiſée ; elle a un grand embonpoint, & ſemble fort délicate ; elle ſe farde pour ſe rendre le teint plus blanc & plus vermeil ; elle contraint ſa poſture afin de ſe rendre plus droite ; ſes yeux ſont pleins d'aſſurance & d'effronterie ; elle n'oublie rien pour faire éclater ſa beauté, elle ſe conſidère ſouvent elle-même, & a

ſoin de s'attirer les regards : du reſte, elle ne ſe ſoucie ni des guerres, ni des affaires du monde ; elle n'a d'autres occupations que de faire bonne chère, dormir mollement, rechercher & choiſir tous les plaiſirs : elle dort quelquefois, n'ayant rien de mieux à faire.

Elle ſe promène ſouvent en triomphe & préſente une coupe d'or : chacun va puiſer le plaiſir dans ce vaſe enchanteur. Mille & mille ſectateurs zélés la ſuivent avec empreſſement, & la plupart cueillent des lauriers épineux, pour obtenir un ſourire ; la farouche Miſantropie & la noire Mélancolie verſent des larmes & blaſphèment en l'adorant.

Une troupe de jeunes gens, auſſi brillans, auſſi légers que les papillons du printemps, voltigent ſans ceſſe ſur cette place, ſéjour des délices : tel un eſſaim d'Amours mis en mouvement par le plaiſir. Des tendrons enchanteurs ſemblent s'y diſputer l'une à l'autre la palme de la beauté ; les graces du diſcours font couler le miel de leurs lêvres : tantôt elles font entendre une douce voix & paraître un agréable ſourire ; tantôt

elles emploient les tendres dédains, les attrayans refus. Leurs cheveux, se jouant avec les zéphirs, flottent en ondes au gré des vents; la gorge plus blanche que l'albâtre, offre des attraits formés par les mains des Graces; leurs bras semblent abandonnés au charme de la volupté; une rougeur divine empreinte sur le front, porte l'ivresse dans le cœur; leurs yeux étincelans & vifs font naître les desirs, & mettent en mouvement tous les ressorts de l'ame: plus spécieuses & plus charmantes que la déesse des bois, plus belles que ces trois divinités qui, suivant la fable, exposèrent toutes leurs graces sur le mont Ida; vraies déesses dans l'art de plaire, elles attirent tous les regards: telle une comète se fait remarquer des mortels étonnés de son éclat.

La Danse, fille & mere de la Volupté, rehausse puissamment le prix de ces jeunes & belles divinités: sur un théatre magnifique & élevé, sous lequel est cachée & enchaînée la timide *Décence*, elles paraissent le bras nud & la robe retroussée; des brodequins leur servent de chaussure, des tresses d'or flottent sur leurs épaules: telles

dans nos tableaux on repréſente les déeſſes des bois ; Iris eſt moins belle quand ſon humide écharpe ſe dore des rayons du ſoleil ; ainſi danſent-elles, ſans que la Décence éloignée mette aucune eſpece de voile entr'elles & les regards du public ; la tendre Harmonie agace doucement le cœur & tente de l'amollir par les concerts les plus doux ; elles marient leurs voix au ſon de la harpe, & font retentir les airs d'un chant plus mélodieux que celui de la ſyrène ; elles ſeraient dignes d'être aſſiſes & entendues à la table des Dieux. Une muſique plus agréable que celle d'Apollon ſur le ſommet du Parnaſſe, répond à leurs chanſons. Aux doux ſons des concerts, ces beautés artificieuſes font avec grace mille tours & détours, changent à chaque inſtant d'air & de maintien, & par leurs charmes variés ſans ceſſe, par leurs agréables attitudes, enivrent les ſens des ſpectateurs ; leurs ames ſuccombent à tant de plaiſirs, comme autrefois le fier Achille, & ne peuvent plus longtemps réſiſter à la puiſſance de l'Amour. La douce violence de ces objets flatteurs apprivoiſe les naturels les plus ſauvages, amollit les plus

plus féroces, énerve les plus forts & asservit les plus résolus ; c'est un aimant qui attire l'acier le mieux trempé. L'Anachorète, vêtu de ses haillons, aurait peine à ne pas succomber ; un souffle embrasé coule dans les veines.

Des fêtes perpétuelles suivent les ris & les jeux dans cette Isle célèbre : à des plaisirs variés succèdent des plaisirs nouveaux & plus piquans ; ses heureux habitans passent toutes les saisons dans une dissipation générale & continuelle ; l'amusement y est l'unique occupation, & la danse fait, dans les assemblées, les délices de tous les âges. L'idée des dégoûts, de la pauvreté, ne peut naître dans l'ame des habitans de ces lieux enchantés ; l'urne du bonheur semble se répandre & ne se renouveller que pour eux.

Sur des gazons fleuris, sous l'ombrage le plus épais, sont dressées des tables somptueusement servies, qui offrent tout ce que promet le printemps, tout ce que mûrit l'automne, les présens de la terre, & les productions de la mer. Le lait que distille à la fin du jour sur la terre une brebis ou une chèvre, que leurs petits, folâtrant trop

longtemps, ont oublié de tirer, ne flatte pas tant les ſens que le jus des fruits délicieux qui y ſont prodigués; un vin plus doux que le nectar coule des grands vaſes d'argent dans des taſſes d'or couronnées de fleurs; cent beautés ſervent les conviés, & préviennent leurs deſirs; des Muſes badines chantent les amours, & invitent le dieu bourgeonné du vin à remplir la coupe joyeuſe: ſi les filles du Devoir chagrinent, l'Amour, en ſouriant, montre dans le lointain le temple de l'Hymen.

De magnifiques ſalles, décorées de fleurs & tapiſſées de glaces, remplacent, pendant la nuit, les agrémens du jour: aux voutes brillantes pendent, par un art merveilleux, pluſieurs lampes qui répandent une clarté pareille à celle des cieux; mille flambeaux enfermés dans des cylindres de criſtal de roche, éclairent les dehors & l'intérieur de ces lieux enchanteurs: tous les appartemens retentiſſent des accords d'une ſymphonie charmante. La Proſtitution publique, éclairée comme au grand ſoleil, offre mille ſcènes ſcandaleuſes & révoltantes; l'innocence ſerait flétrie par cet unique coup

d'œil ; l'oreille ne peut se dérober aux expressions de la Débauche, qui se promène triomphante & parée.

DIS-MOI, fidelle Clio, dis-moi toutes les scènes odieuses qui s'offrent à chaque pas ! Là des beautés, semblables à des déesses, joignent aux charmes du corps tous les agrémens de l'esprit ; elles sont enjouées, flatteuses, insinuantes : de jeunes hommes efféminés, chez qui toutes les passions sensuelles semblent loger, cultivent ces syrènes, qui emploient, pour les captiver, un cœur plein de malignité, quand leurs appas, leurs voix enchantereſſes ne peuvent réussir.

Là cent vieux barbons veulent encore, auprès de jolis tendrons, jouer d'un nouveau personnage : telle une vigne épuisée embrasse le jeune ormeau qu'elle rencontre, & se promet de pousser encore des fleurs nouvelles sur des tiges desséchées ; ainsi les voit-on s'unir à de jeunes beautés, renouveller une tendresse usée & tâcher de rajeunir avec elles ; mais les ans, la faiblesse trompent leurs desirs ; la vieillesse ferme pour eux le sanctuaire du temple de l'Amour.

Là enfin les paſſions toujours renaiſſantes, peuvent tous les jours être aſſouvies. Les femmes, laſſées de tout, s'abandonnent au dégoût & font mutiler des eſclaves pour ſatisfaire les nouveaux caprices d'une imagination uſée par les plaiſirs mêmes; d'autres, redoutant la fécondité, apprennent à tromper la nature.

Au milieu d'une prairie délicieuſe, coupée par une multitude de ruiſſeaux argentins dont l'inſenſible murmure entraîne l'ame dans une douce rêverie, mère du tendre Amour, on voit le temple de la Déeſſe qui ſubjugue les cœurs : ce temple ſuperbe s'élève autant au-deſſus des autres bâtimens qu'un vieux cerf porte ſon bois rameux au-deſſus des têtes des jeunes faons dont il eſt ſuivi, ou comme un grand chêne dans une forêt élève ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Un double rang de colonnes de marbre aſpé en fait l'enceinte; les chapiteaux en ſont d'argent; il eſt tout incruſté de marbre, avec de bas-reliefs qui repréſentent les trophées de l'Amour. Jamais les frontiſpices des plus fameux temples d'Egypte n'en

approchèrent ; ni modèle , ni pinceau , ni paroles n'en peuvent exprimer la ſplendeur & la magnificence.

Plus on approche de ce temple auguſte, plus la Déeſſe qu'on y révère fait ſentir ſa préſence & ſon pouvoir : une ardeur inconnue , des feux ſecrets s'emparent de l'ame. A quelque diſtance, le chêne & le laurier, les arbuſtes & les plantes , la terre même & les eaux , tout reſpire l'amour & reſſent ſa puiſſance ; les oiſeaux retirés ſous l'ombrage , interrompent leurs chants ; le myrte agite plus mollement ſon feuillage ; les zéphirs ſemblent avoir fixé leur inconſtance, & les fleurs ne ſe dérobent plus à leurs careſſes : dans ce calme univerſel, le langage du cœur ſe fait ſeul entendre.

Tous les arts s'empreſſent à conſacrer les miracles & même les erreurs de la Déeſſe : le marbre s'anime & la reproduit ; la toile reſpire & fait ſortir ſes traits ; les théatres retentiſſent de ſes louanges ; la muſique entraîne doucement les cœurs juſqu'au pied de ſon trône ; la poéſie enflamme l'eſprit & le remplit de ſes douces chimères.

Sur les murs du temple ſont repréſentés

tous les trophées de la divinité qu'on y révère : les mortels, les héros, les dieux & la nature entière ſoumis à ſon empire.

En entrant dans le temple ſacré, un trouble ſoudain s'empare des ſens, le cœur palpite, un feu ſecret ſe gliſſe dans les veines. Les plus délicieuſes odeurs parfument l'air qu'on y reſpire ; mille concerts harmonieux y enchantent les oreilles attendries ; tout y flatte, tout y ſatisfait les ſens.

Sur un trône plus brillant que tous les éclairs, ſe préſente la Déeſſe immortelle avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein ; ſa robe flottante a plus d'éclat que toutes les couleurs dont la belle Iris ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient annoncer aux mortels effrayés la fin de la tempête ; ſes cheveux ſont attachés avec une treſſe d'or, & ſa robe eſt nouée par une ceinture ſur laquelle paraiſſent les Graces : l'art & la nature prodiguent autour d'elle toutes les richeſſes des preſtiges, toute l'extaſe des plaiſirs.

De toute part, des femmes & des filles richement parées, viennent, en chantant ſes louanges, ſe dévouer à ſon temple ; une

foule de peuple y vient ſans ceſſe faire ſes offrandes : de jeunes garçons & de jeunes filles, d'une rare beauté, allument ſeuls le feu des autels, brûlent les parfums & y font fumer un perpétuel encens. La Volupté, qui leur ſert de guide, ſème les fleurs qui naiſſent ſous leurs pas.

Une foule de jeunes gens de tout pays, de toutes les nations, chantent les bienfaits de la Déeſſe ; l'ivreſſe voluptueuſe de leurs ames éclate dans l'harmonie d'une muſique enchantereſſe ; on y entend pour tout bruit, des concerts mélodieux, les voix de mille amans, les chants de leurs maîtreſſes, dont les doux accents inſpirent les langueurs : tous, le front paré de fleurs, implorent, en chantant, les faveurs de la Déeſſe ; toutes les careſſes, tous les tranſports que l'Amour inſpire, eſt le culte de ces heureux adorateurs.

De l'Iſle des plaiſirs, telle eſt la peinture riante ; de ce temple fameux, telle eſt l'aimable entrée : mais lorſqu'enfin on en trouve l'iſſue, quel ſpectacle horrible ſe préſente à la vue ! *Repentir*, ce dieu farouche & inquiet, lève ſa tête de ſerpent & ſe

préſente ſoudain dans un ſiniſtre ſéjour : mille Fureurs s'agitent autour de ſon enceinte ; en y entrant, on apporte ſur le front, des caractères d'humiliation ; on n'y trouve plus la troupe aimable & tendre des Plaiſirs ; on n'y entend plus des concerts enchanteurs, des chants amoureux ; les Plaintes raſſemblées y font mille reproches amers ; les remords, comme une hydre inépuiſable, tourmentent à la fois de mille douleurs : nouveaux Prométhées, ſes habitans ſont abandonnés à des vautours infatigables qui déchirent le cœur par des morſures cruelles : il ſemble voir Tityrus, ce monſtrueux nourriſſon de la Terre, agité par une de ces bêtes carnacières attachée ſur ſa poitrine, lui dévorant le foie & les entrailles qu'elle déchire ſans ceſſe, & qui renaiſſent éternellement pour ſon ſupplice.

L'aigre voix du Reproche, les Diatribes ſatyriques s'y font entendre : là, ſe promènent les Prières boiteuſes & plaintives, les poignantes Angoiſſes, les Soucis rongeurs ; là, réſident les pâles Maladies, la ſombre Miſanthropie, la triſte Vieilleſſe, la Peur, la Faim, la honteuſe Indigence,

la Mort & le Sommeil ſon frère. La Haine & le Courroux répandent de toute part leur venin ; l'inquiète & ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide, ſuit d'un pas chancelant le Soupçon qui la guide.

Pluſieurs ſont condamnés à y pleurer dans les fers leur fécondité phyſique, ainſi que leur impuiſſance pécuniaire ; un Fléau dévorant & honteux y fait la guerre à la nature, & en attaquant le genre humain par les organes deſtinés à le reproduire, il ſemble en préſager l'anéantiſſement ; des Spectres ambulans, dont le corps eſt livré vivant à la corruption, y traînent avec orgueil des ruines hideuſes, & noient inceſſamment leur chagrin dans la débauche ; derrière eux ſont toujours trois aſſiſtans, vilaines gens, ſecs, décharnés, pâles & chancelans : le *Dégoût*, l'*Ennui*, le *Regret*, ſpectres affreux, vieux enfans du Plaiſir.

Sous de noirs cyprès, proche le repaire de couleuvres impures, rampant dans la fange des marais, mille jeunes gens triſtes, mornes, abattus, promènent leurs cadavres uſés parmi les fils d'Eſculape, qui, différens de la lance d'Achille, font de grandes plaies, mais ne les guériſſent pas.

Les Syncopes affreuſes, les Douleurs aiguës, les Fièvres, les Convulſions, les Epilepſies, les Catarres, les Aſthmes, les Rhumes, les Soupirs lamentables s'y trouvent ſans ceſſe, ſe relèvent de charge, & ſe ſuccèdent ſans ceſſe les uns aux autres.

L'amer Chagrin met ſeul en mouvement les rides de la vieilleſſe, & la vile Puſillanimité a remplacé la noble expreſſion de la Force; les Paſſions, dépouillées de leur vernis trompeur, ne ſe mettent plus en peine de rendre la vie agréable: la Triſteſſe flétrit juſqu'au fond du cœur le Plaiſir & l'Eſpérance; la violente criſe de la douleur fait circuler en peu de jours un ſiècle de ſouffrances; le Déſeſpoir vole de lit en lit pour viſiter ſes malades, & d'un ton animé & perſuaſif, trouble & déconcerte ceux qu'il rencontre. Dieux! quel affreux ſpectacle! les expreſſions manquent pour peindre cette ſcène de douleur! le pinceau le plus noir ſe refuſerait à retracer tant d'horreurs!....

Pluſieurs, hélas! de notre nombreux cortège demeurérent dans ce ſéjour de déſolation, & y furent immolés par la cruelle Douleur, miniſtre de Repentir!

Les Plaintes, vieilles femmes à barbe grise, à sourcils noirs, à trois langues aiguës; *les Remords*, enfans malins de l'humeur acariâtre & atrabilaire, s'obstinèrent, malgré nos efforts, à nous faire une reconduite longue & ennuyeuse: les injures audacieuses, les invectives outrageantes, les reproches amers sortaient de leurs bouches empoisonnées, plus épais que ne tombent les pluies du printemps, plus vîte que ne descend la grêle en été: ni la violence, ni la douceur ne purent les éloigner.

Le soleil éclairait encore la terre, & ses derniers rayons paraissaient embraser les nuages de pourpre qui embellissent l'occident; & tandis que les ombres allongées répandaient un verd plus sombre sur les prairies, la lumière frappait encore le sommet des arbres & des rochers. La sombre nuit s'approchait, lorsque nous trouvames trois filles d'une rare beauté, qui nous dirent ingénûment qu'on les avait bannies de l'isle des Plaisirs, avec défense d'y jamais entrer: c'étaient la *Simplicité*, la *Pudeur* & la *Modestie*.

La figure, le port, la contenance de

Simplicité, annoncent l'assurance & le contentement; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur. Sa beauté emprunte son principal éclat, de la candeur & de la franchise qui se peignent dans ses traits. Son visage doux & serein semble respirer le calme du bonheur; il fait naître un saint respect, & remplit l'ame d'un sentiment pur & délicieux. D'un caractère droit, *Simplicité* est sans méfiance; inaccessible aux traits de l'imposture & de la calomnie, elle démasque le fourbe qui cherche à l'attaquer, & le met dans l'impossibilité de lui nuire.

Modestie est respectueuse sans bassesse, polie sans affectation, libre sans familiarité, réservée sans étude, secrette sans mystère, noble sans fierté. Un air de réflexion & de pensée se mêle agréablement à la sérénité de ses regards: elle marche avec cette grace aisée qu'a un immortel, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux humains; la Paix, fille du Ciel, l'accompagne toujours.

Pudeur est assise sur un trône de verdure & de fleurs; le lys majestueux & l'humble

violette naiſſent & croiſſent autour d'elle & ſous ſes pas : un voile d'une blancheur éclatante cache une partie de ſon viſage, & retombe en plis ondoyans ſur ſes épaules & ſur ſa taille. Le charme inconcevable de ſa beauté ne périt point, & chacun lui porte envie ; ſes ennemis même ſont forcés d'admirer l'éclat de ſa fraîcheur, ſa grace touchante & la douce majeſté qui brille ſur ſon front. Elle eſt toujours entourée des Rigueurs, filles du Devoir.

CHANT HUITIÈME.

LE soleil, élevé à la plus haute région du ciel, prolongeait perpendiculairement ses rayons enflammés sur la terre : Cérès avait renfermé ses trésors dans les granges du laboureur, & Bacchus annonçait au vigneron l'heureux moment de presser le raisin, lorsqu'après avoir passé par des chemins dangereux, par des labyrinthes affreux, où la plupart des voyageurs s'égarent, nous abordames enfin à un temple superbe dont le faîte atteint la région éthérée ; sa Déesse, à qui on offre un perpétuel encens, est une vieille bavarde, dont les ailes sont plus rapides que le vent, dont les yeux grossissent toutes choses, & qui ne reste jamais en place. Avec une trompette, elle célèbre à temps & à contretemps les beaux exploits, & plus souvent les folies de ses adorateurs.

On accourt de toute part à ce temple fameux ; mais très-peu de personnes y peuvent parvenir. Tous, les plus modestes même, y font des prières à genoux & avec

beaucoup de ferveur ; tous, princes, guerriers, prêtres, s'occupent à maîtriſer la trompette de la Déeſſe ; tous lui crient, mains jointes : grande Reine, puiſſante Déeſſe ! vous qui ſavez tout & qui faites tout connaître, parlez de nous, parlez de nos ouvrages, parlez de nos exploits : les uns lui étalent des Pairies, des colliers d'Ordre, des Primaties ; les autres leurs terres, leurs poſſeſſions, leurs richeſſes ; la plupart leurs études, leur érudition, leurs écrits ; tous la flattent & l'engagent avec ardeur à les faire connaître. La Déeſſe, de ſon côté, publie diſcrètement ou indiſcrètement, tout ce que ſa trompette capricieuſe lui inſpire.

L'Aurore, aux doigts de roſe, venait d'ouvrir les portes de l'orient, & répandait à pleines mains ſes perles ſur la terre ; cette ſcène magnifique a bientôt diſſipé le ſommeil de nos voyageurs : elle leur inſpire de nouvelles forces. Après avoir traverſé quelques petites bourgades, nous arrivames dans un pays fermé de murailles, qu'on appelle *la République des lettres.*

Ici, Muſes ! dévoilez à mes yeux les ſecrets

de l'Hélicon, & daignez conduire ma voix !

DANS l'enceinte des murs de cette République, comme dans ſes fauxbourgs, il ſe trouve d'agréables retraites où les ſages vont ſe promener & prendre le frais. Tout y eſt calculé dans l'air comme ſur la terre, & rien n'y peut diſtraire l'homme paiſible qui aime le ſilence, & qui ſe plaît dans la méditation. Ici, l'aimable bourdonnement de l'induſtrieuſe abeille, qui voltige de fleurs en fleurs pour en extraire la matière du nectar qu'elle compoſe, invite les gens d'étude au doux travail de la réflexion: là, un ruiſſeau roule ſes eaux argentines à travers les cailloux. Jamais troupeau ni berger n'a troublé l'onde claire de cette fontaine écartée; jamais nul oiſeau, en ſe déſaltérant, nulle branche tombée d'un arbre, n'en a ridé la ſurface. Par l'uniformité de ſon murmure continuel, il entretient les ſpéculations profondes des beaux eſprits. Ces lieux ſilencieux & tranquilles ſemblent être conſacrés aux Muſes raſſemblées: tels étaient ceux ou Phébé deſcendait du ciel pour prodiguer ſes charmes à l'aimable Endymion. C'eſt

C'eſt dans ces aſyles retirés, que la ſage & douce Mélancolie, déeſſe ſalutaire de la ſolitude, ſe promène avec un air penſif, ſa noire chevelure augmente ſa pâleur naturelle; quoique jeune, les rides ſillonnent ſon front; elle n'a jamais chanté; elle voit les fleurs & le lever de l'aurore ſans attendriſſement. Son extérieur a quelque choſe de ſombre, mais elle cache bien des graces & des appas; elle marche toujours d'un pas égal, l'eſprit de méditation la ſuit partout; ſes yeux entretiennent commerce avec le Ciel, & dans ſes regards on lit les délicieux tranſports de ſa belle ame, qui n'a que de ſaintes inclinations.

A côté de Mélancolie ſe traîne *Rêverie*, jeune fille couronnée d'étoiles, aſſez maigre & fort ſérieuſe, toujours plongée dans les penſées qui l'occupent. Elle arrête ſes yeux ſur le premier objet qui ſe préſente; mais elle ne le voit pas, quoiqu'il ſemble qu'elle le conſidère avec grande attention. Elle rend le ſalut qu'on lui donne, quand on eſt hors de portée. *Silence* ſort de temps en temps de ſa grotte obſcure, vient faire compagnie à Rêverie, & l'aide à mar-

cher. Il eſt tel que la peinture le repréſente : il fait quelques laides grimaces & tient un doigt ſur ſa bouche.

Le Génie, enfant de la nature, l'élève du haſard, premier républicain, ſemblable à un ange bienfaiteur & rayonnant de gloire, paré d'une jeuneſſe immortelle, à l'air noble, aux cheveux blonds, au front teint de lauriers toujours verds, & entrelacé de roſes éclatantes, brille ſur un mont éclairé des rayons de l'aurore; ſes yeux étincellent d'une flamme ſacrée.

Il tient dans ſes mains le compas & la lyre; ſon facile crayon annonce la chaleur & la mâle liberté d'un eſprit créateur; les chantres des airs ſuſpendent leur ramage; & juſqu'aux êtres inanimés, tout ſemble prendre une ame aux doux accords de ſa lyre d'or.

La timide Raiſon ſe traîne ſur ſes pas; quand il prononce, la terre eſt éclairée; l'aigle ſuperbe des ſciences, la colombe gémiſſante de la poéſie, le compas d'Euclide, le téleſcope de l'aſtronomie, la bouſſole du navigateur, toutes les Sciences & les Arts l'entourent, l'accompagnent & l'adorent.

On trouve par-tout des écoles célèbres raſſemblées autour du temple du Génie, auxquelles préſident des gens conſommés en ſageſſe, comme les ſoixante vaillans qui environnaient le trône de Salomon. De toute part on voit de ſuperbes bibliothèques, & chacun peut conſulter ces orgueilleuſes archives des ſottiſes de l'homme: là, on encourage les talens & les vertus, en diſtinguant les hommes célèbres, & en rendant juſtice au mérite; l'émulation y forme le goût; les récompenſes augmentent l'émulation; le mérite qui ſe reproduit, multiplie les récompenſes; mais, comme par-tout ailleurs, il y a mille prix pour les beaux diſcours, trop peu pour les belles actions.

Dans ce pays civiliſé, les ſeules diſtinctions ſont déterminées par l'étendue des lumières, l'utilité des connaiſſances, l'attrait des vertus & le charme des talens, dont la réunion conſtitue le vrai mérite: l'ignorance s'y trouve éclairée, la ſuperſtition forcée dans ſes retranchemens, le bandeau du préjugé réduit en cendres ſur l'autel de la vérité; l'urbanité, les arts, la po-

liteſſe & le goût y ſont ſubſtitués à la barbarie.

De ces aſſemblées ſavantes ſortent des hommes & des ouvrages, au goût deſquels celui des âges futurs ſe rapprochera toujours : on y voit revivre le ſiècle d'Auguſte, & les temps les plus polis & les plus cultivés de la Grèce.

Sur un mont ſacré, mille Poëtes, couſins germains de la Folie, exploitent les mines fécondes de la Mythologie, & boivent à longs traits dans la fontaine de Caſtalie. Ils embouchent la trompette pour annoncer la mort & le carnage, & ſoudain la flûte ſous leurs doigts ſoupire les accens tendres & plaintifs de la douleur ; l'inſtant d'après faiſiſſant la lyre, ils en tirent les ſons aigus & diſcordans de la fureur & du déſeſpoir. Ils s'amuſent quelquefois aux dépens de la Méthode ; & après avoir volé terre-à-terre comme les colombes, ils aiment à ſe perdre dans les nues avec les aigles.

Pluſieurs avouent qu'un démon les ſuit, que faire des vers eſt pour eux une occupation néceſſaire : ils s'enfoncent cependant

ſans guide dans le ſacré vallon, y jeûnent, veillent pour écrire des élégies inſipides à leurs dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruiſſeaux, voltiger les zéphirs, ſoupirer Philomèle, dormir la raiſon, ennuyer l'Amour, affadir l'eſprit, pour renverſer quelquefois l'ordre de la nature.

Si la Poéſie, ſœur de la Satyre, devient ſouvent dans cette république l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement du ſiècle, le charme de la ſociété, elle devient plus ſouvent encore une furie dans le calomniateur, un embraſement dans l'emporté, un poiſon dans l'envieux; injuſte ſouvent & impie, elle grave ſur l'airain des injuſtices atroces; elle décrie le mérite, les graces & la beauté; elle lève un front rébelle contre la religion & les loix.

L'*Imagination*, cette mère de l'eſpérance, eſt toujours au ſervice des poètes; elle crée l'avenir, reproduit le paſſé, embellit le préſent, pare tout ce qu'elle touche, de couleurs vives & variées. Son ame reſſemble à cet argent vif & mobile, qui,

au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ſes parties.

On voit avec plaiſir *la Vérité* & *la Fable* ſe promener dans cette république fameuſe : la *Vérité*, fille des cieux, a une beauté mâle & durable : la Pudeur eſt ſon voile, & ſes charmes ſont ſa parure ; mais elle ſemble manquer de ces graces fines & touchantes qui rendent les charmes de la Fable ſi intéreſſans : ſimple & innocente, elle ne perſuade qu'en faveur de la Vertu ; elle plait ſans ornement aux eſprits que la raiſon conduit ; elle eſt l'ame des vrais plaiſirs, l'objet naturel de tout ce qui penſe. Chaque peuple s'imagine être éclairé de ſon flambeau : tous les hommes aſſurent qu'ils la cherchent ; ils craignent ſouvent de la voir & de l'entendre.

La Fable, enfant malheureux de l'Illuſion & du Menſonge, n'a pour beauté qu'un fard impoſteur ; les plaiſirs qu'elle procure, ne ſont qu'un ſonge qui s'envole. Elle l'emporte ſur la Vérité, lorſqu'elle eſt parée ; mais ſi elle ſe dépouille de ſes ornemens aimables, elle rebute &

déplait; ſi elle dénoue ſeulement un ruban, elle fait envoler une grâce : la Vivacité & la Phyſionomie, ces reines de nos cœurs, diſparaiſſent avec les mouches & le rouge; elle eſt faite pour la parure, & elle a toujours l'avantage d'en ſervir.

Au barreau, *la Juſtice* ſe montre le bandeau ſur les yeux, le glaive d'une main, de l'autre la balance qu'on s'efforce de lui arracher. Souvent, pour un joli minois, le Juge, dans cet aréopage, laiſſe corrompre ſon ſuffrage; &, par plus d'un ſtratagème, Cupidon fait rendre à *Thémis* des arrêts dictés par *Amaryllis*. On y voit ſe reproduire l'hydre de la Chicane, ouvrant ſa gueule avide, ce monſtre deſtructeur des familles, alimenté par cette eſpèce d'hommes vils, qui ſe nourriſſent de ſes odieuſes rapines après s'être abreuvés de ſon fiel.

Mais d'autre part on trouve des hommes enſevelis dans l'étude, livrés à de profondes méditations; qui expriment, ſi on peut le dire ainſi, les codes dégoûtans des loix, pour en extraire les ſucs vivifians qui portent enſuite la sûreté & la vie dans

les familles : le plaiſir d'obliger leurs concitoyens, eſt le prix de leurs occupations.

A la Tribune aux harangues, *l'Eloquence*, fille du Génie, étonne par ſa facilité, & rien ne peut lui réſiſter : une voix ſonore, adroitement maniée, des geſtes qui ajoutent à l'expreſſion, ſans annoncer trop l'art qui les dirige, trouvent parfaitement le ſecret de règner ſur les eſprits, ſéduiſent les oreilles & les yeux ; les paroles ſortent de ſa bouche, plus ſerrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver ; cependant ſes paroles ne ſont pas froides, elles reſſemblent plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les Cyclopes forgent les foudres de Jupiter ſur l'enclume retentiſſante. La lance d'Achille eſt moins prompte que ſa parole : la vérité, l'erreur même, s'offrent, armées par ſa bouche, de toutes les graces de la diction, de tous les artifices du ſtyle, de toutes les ſubtilités du raiſonnement : tout eſt relevé par la nobleſſe des idées & l'abondance des images.

Une foule d'auditeurs ſe trouvent dans l'étonnement, ils l'admirent & l'écoutent avec la plus grande attention : ainſi le mont Rhodope vit autrefois les ormeaux & les chênes des forêts voiſines accourir & s'attrouper autour d'Orphée, lorſque ce chantre fameux faiſoit réſonner ſur ſa lyre le nom de l'aimable Euridice. Ainſi qu'un jeune époux, aſſis à côté de ſa bien-aimée, écoute, au lever de l'aurore, l'agréable chant du roſſignol : tout ſe tait aux alentours ; les tendres accens, qui ſemblent être l'écho de leurs propos amoureux, réjouiſſent leur cœur & s'emparent de toutes les facultés de leur ame ; mais l'oiſeau vient-il à diſcontinuer ſon chant, les amans écoutent encore, & jouiſſent de leur illuſion : ainſi quand l'Eloquence ceſſe de parler, on lui prête encore de toute part une oreille attentive.

On trouve dans la république, des ſavans raſſemblés de toutes les nations : les uns, avec des habits magnifiques, des cheveux artiſtement arrangés & un teint vermeil, veulent être appellés *Docteurs* ; d'autres, enſevelis dans la retraite avec l'étude, mé-

ditent, consultent, confrontent, & sont appellés *Doctes*.

Les premiers s'imaginent aller de pair avec les gens de lettres, parce qu'ils possèdent une bibliothèque dont ils ont hérité ou qu'ils ont achetée à tant la toise de volumes : ce sont des phénomènes précoces, produits dès l'enfance dans les premiers grades, à l'abri d'un titre qui les garantit de la critique, à qui l'opulence assure souvent des succès sans travail, & l'adulation des palmes sans effort. Les talents n'ouvrent point la porte de leur lycée ; des pygmées sont d'abord intrus dans son sein ; aussi ne sort-il de leurs tripots, malgré les écussons qui en sont les enseignes, que des enfans mal-sains & boursoufflés ; leurs productions éclosent sans bruit & s'éteignent de même, comme ces insectes éphémères dont le même jour voit la naissance & la mort.

Leur secte est blessée à mort, mais tout en expirant elle semble encore prévaloir : cette hydre embarrasse des replis tortueux de sa queue venimeuse, ceux qui pourraient avoir le courage de la combattre corps à corps. Nourris des mêmes sucs, ils

ont le même esprit, celui de l'ambition, du despotisme & de l'intrigue ; ces petits reptiles affectent la fierté des aigles, tout retentit de leurs clameurs ; pour peu que l'épingle de la critique les touche, toute l'artillerie philosophique épuise ses arsenaux pour les défendre ou les venger ; ils élèvent avec soin de jeunes dogues pour aboyer & même pour mordre les passans qui osent refuser de fléchir le genou devant leur idole ; ils terrassent l'indiscret qui s'avise de soupçonner que l'hermine & les brevets ne sont pas des preuves de génie ; mais dès que ces animaux voraces ont fait la morsure, ils s'empressent de la guérir aussitôt qu'ils ont reçu le gâteau après lequel ils aboient.

Ces docteurs singuliers prêchent, dans des appartemens dorés, la modération & l'économie ; en mendiant des pensions chez les grands, ils font des leçons à l'univers : ils ne sont pas Stoïciens, appliqués à fortifier l'ame contre les revers ; ils ne se livrent pas, comme les Epicuriens, à la recherche du bonheur & de la volupté ; ils ne sont pas assez dupes pour mépriser la fortune, comme Diogène ; ils ne font point, comme

les Cyniques, consister leur grandeur à se jouer de ce qui fait l'admiration des autres hommes; ils demandent sans cesse, & on leur donne souvent des gratifications, car par-tout on emploie la politique de la Sybille; c'est en leur rempliſſant la bouche qu'on désarme ces cerbères; si le Parnasse ne leur rend pas des moissons de gloire, il leur rend du moins des moissons d'épis.

Mille embryons sont séduits par la sotte autorité de ces barbes grises: on se récrie sans doute, mais les gémissemens des *mésanges* n'empêchent pas, dans un orage, le vent de bouleverser la mer, & la foudre d'épouvanter la nature.

A la promenade, dans leurs visites, ces docteurs altiers traînent toujours après eux un vilain homme monté sur de hautes flûtes, qu'on appelle *Pédant*, impérieux, tranchant, qui n'emploie qu'un langage recherché, qui fait avec affectation parade de son savoir; précieux, entortillé, qui ne souffre jamais de contradiction. Souvent l'Ambition, qui se trouve par-tout, les conduit sur une haute montagne d'où l'on voit les *pensions*, les *brevets*, les *fauteuils*:

tous les demandent avec empreſſement à Ambition : aucun d'eux qui ſache réſiſter à la tentatrice. Dans leurs fêtes ils manient des caſſolettes en forme d'encenſoirs, dont ils s'envoient mutuellement la fumée. Tels ſont ceux qui veulent être appellés Docteurs.

Les Doctes, vrais ſages, philoſophes éclairés, travaillent pour le bien de l'humanité, en même temps qu'ils forment leur propre cœur, qu'ils épurent leur raiſon & qu'ils l'éclairent au flambeau des ſciences. Ils font ſervir à la patrie, à l'avantage de la ſociété, au bonheur du monde, les connoiſſances acquiſes dans le recueillement & le ſilence du cabinet ; ſéparés de la foule, ils ramaſſent les lumières des pays & des ſiècles, dont les idées doivent repréſenter à la patrie celles de l'eſpérance humaine.

Leurs connaiſſances ne ſervent qu'à orner la probité ; ils publient que la gloire des mœurs eſt préférable à celle des talens ; que ſi le génie peut étonner les hommes, la vertu ſeule a droit à leurs hommages. Le cabinet n'ôte rien en eux de la facilité

de l'eſprit, de la gaîté, de l'humeur, de la politeſſe des manières. La jeuneſſe trouve dans leurs leçons l'aliment de ſon activité: la vieilleſſe, l'oubli des ſoins qu'elle a perdus, & le ſoulagement des maux qui l'aſſiègent. On apprend plus dans leur converſation que dans leurs livres; bientôt, avec eux, on eſt tout ce qu'on peut être, ou l'on ne ſera jamais rien.

La raiſon, la méthode, l'élégance, la force, l'enchaînement des preuves, ſont ſans ceſſe dans leurs études. Ils peignent leurs penſées avec des expreſſions brûlantes, qui ſont le langage de la perſuaſion & le cri de la vérité: ſous les allégories & les fictions, ils retracent le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions; tantôt ils emploient le tonnerre de Démoſthène, tantôt ils ſaiſiſſent la hâche de Phocion. A de pareils langages le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent.

Ces ſages éclairés diſſipent ce préjugé barbare qui défend à la plus belle moitié du genre humain de s'éclairer; dans cette république, des femmes ſavantes font aimer la raiſon qu'elles embelliſſent, & joignent

le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs; la ſociété embellie par tant de dames ſpirituelles & vertueuſes, unit les charmes de la décence aux agrémens de la liberté.

Au reſte, l'héroïſme eſt le partage de ces vrais philoſophes: jamais l'intérêt n'a ſouillé leur plume; jamais la crainte n'a fait pâlir leur front; jamais le remords n'a ſuccédé aux accens de leur voix libre. La gloire de compter les coryphées de la littérature parmi leurs admirateurs, les conſole aiſément des triomphes prétendus de petits champions détruits dans un ſeul jour.

On ſent, dans tant d'Auteurs différens, le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs & leurs fruits ſont échauffés & mûris par le même ſoleil; mais ils reçoivent du terrein qui les nourrit, des goûts, des couleurs & des formes différentes. La langue eſt rude & groſſière chez ceux qui ſortent des pays glacés; elle imite, pour ainſi dire, le rugiſſement des animaux qui peuplent les forêts; elle eſt hériſſée comme les pointes de glace; elle ſe ſent de l'âpreté des hivers. La douceur &

la molleſſe de la langue italienne eſt inſinuée dans le génie des Auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un ſtyle majeſtueux ſont, généralement parlant, le caractère des Ecrivains Eſpagnols; ils ſont ſur-tout amoureux des allégories & des comparaiſons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'éloquence; ils hazardent peu; ils n'ont ni la force anglaiſe, qui leur paraît une force giganteſque & monſtrueuſe, ni la douceur Italienne, qui leur ſemble dégénérer en une molleſſe efféminée. De toutes ces différences naiſſent ce dégoût & ce mépris que les nations ont les unes pour les autres.

En ſe promenant dans cette République fameuſe, on rencontre très-ſouvent *l'Eſprit*, *la Raiſon*, *le Bon Sens*, *le Jugement*, *la Conception*, *l'Intelligence*, *l'Eloquence*, & d'autres perſonnages également recommandables.

L'Eſprit fin & délicat eſt ſouvent en converſation avec les dames qu'il enchante; il donne du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait; ſes productions variées ſont brillantes & ornées: il a la faculté de certains

certains verres, celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini : une seule idée qui le frappe, en réveille une foule d'autres.

La Raison est sage & modérée, elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne sort point de la règle; ses paroles sont convenables aux discours qu'elle traite, & ses actions ont toujours toute la décence qu'exigent les circonstances. Elle se paie de l'application qu'elle a à son devoir, par le plaisir qu'elle sent à le faire.

Le bon Sens est un homme droit & sûr; il empêche les autres d'être dupes des charlatans & des fripons; il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuse. Comme il est droit & simple, il ne pense pas que personne veuille lui tendre un piège : les fourbes l'attaquent par cet endroit; mais il n'y aurait qu'à perdre pour eux s'ils revenaient à la charge. Il n'est trompé qu'une fois.

Le Jugement est solide & clairvoyant; il bannit l'air imbécille & nigaud, met aisément au fait des choses, parle & agit en conséquence de ce qu'on dit & de ce qu'on

propoſe; on l'emploie toujours pour médiateur, afin de ſe maintenir dans la ſociété des grands. Le goût eſt le microſcope du jugement, & c'eſt lui qui met les objets à ſa portée : c'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes, que le goût prend ſa forme.

La Conception eſt une dame nette & prompte; elle épargne les longues explications, donne beaucoup d'ouverture pour les ſciences & pour les arts, met de la clarté dans les expreſſions, & de l'ordre dans les ouvrages; elle fait goûter les converſations inſtructives & ſavantes.

L'Intelligence eſt une ame du premier ordre, pleine de reſſources & de lumières, qui voit encore où perſonne ne voit plus. Elle eſt née inſtruite, & a été plutôt homme parfait que le commun des hommes ne ſort de l'enfance. Elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles, rend les hommes propres aux divers emplois de la ſociété civile; elle apprend à s'énoncer en termes corrects, & à exécuter régulièrement une entrepriſe; elle eſt utile avec les ouvriers, & toujours appellée dans les affaires.

L'Eloquence poſſède le talent de faire paſſer avec rapidité, & d'imprimer avec force dans l'ame des autres, le ſentiment profond dont elle eſt pénétrée; des chaînes d'or ſortent de ſa bouche, captivent & entraînent tous les eſprits. Son geſte ſubjugue la multitude; toujours plus frappée de ce qu'elle voit que de ce qu'elle entend, ſon ſilence même devient énergique quand elle veut. Adroite & tranquille, elle ſe borne ſouvent à convaincre ſans émouvoir, & ne cherche point à arracher le conſentement, mais à l'obtenir; elle dit ſans ceſſe à ſes élèves: *ſentez vivement, & dites tout ce que vous voudrez.*

CHANT NEUVIÈME.

ON voit avec indignation, dans cette ſavante république, ces gazettes de la médiſance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la baſſeſſe & la faim ont dictées, où l'on ménage le vautour & où l'on déchire la colombe.

Un monſtre, qu'on appelle *Envie*, s'y promène ſans ceſſe : il a une gueule ferrée, & mord tout ce qu'il rencontre ; mais ſes dents, quoiqu'inciſives, s'émouſſent & tombent ; ſes yeux, tantôt fixes, tantôt détournés, ſont pleins de fureur & de malignité ; on mépriſe cette bête & ſon venin, & on la regarde comme un reptile obſcur, qui rampe lorſqu'on le regarde, & ne cherche à mordre que lorſqu'il eſt ſûr de n'être pas vu.

La Satyre, vieille femme & maligne, eſſaie de ſon côté de tourner en ridicules ſouvent les plus eſtimables : elle s'occupe beaucoup plus à réjouir qu'à éclairer ; elle ſe permet, dans ſes propos & ſes écrits, une liberté cynique qui ne connaît rien

d'inviolable & de ſacré ; elle ne peut taire un bon mot de malignité ; c'eſt un lynx affamé, prompt à appercevoir & à ſaiſir ſa proie ; ſon eſprit ne répand qu'aigreur, & ſon cœur diſtille le fiel : le plus ſouvent incapable d'émulation, elle s'occupe à ternir la vertu, comme les inſectes à dévorer les fruits ; elle a grand ſoin de préſenter à chacun ſes qualités ſous de fauſſes couleurs, mais bientôt on en briſe le vernis. Cette méchante eſt traitée dans la république comme une ſéditieuſe qui ne cherche qu'à brouiller.

La Critique, perſonnage éclairé & eſtimable, à l'œil vif, au front ſerein, ſe comporte bien différemment de la Satyre : la Réſerve, la Circonſpection & l'Indulgence ſont les guides fidèles qui l'accompagnent dans les routes les plus difficiles. Elle abandonne ſans regret les ſujets les plus ingénieux, lorſqu'elle ne peut les embraſſer ſans innocence : amie de la vertu & de l'honnêteté, qui ſont toujours ſon objet principal, elle ne les peint, tantôt par les contraires, tantôt par leurs propres beautés, que pour les faire aimer en les faiſant con-

naître. Les mœurs réformées ont ſouvent plus d'obligation à ſon pinceau, qu'au zèle des plus fameux orateurs. Semblable à l'induſtrieuſe abeille, des plantes même empoiſonnées elle ſait exprimer des ſucs ſalutaires : ſage ouvrière, elle a ſoin d'éviter la mortelle malignité de la vipère, qui a l'art déteſtable de diſtiller du venin des plantes même les plus ſalutaires.

On voit avec plaiſir ce ſexe aimable, qui joint aujourd'hui plus que jamais le goût, les talents & les lumières aux *graces* naturelles qu'il eut toujours en partage. Des dames, d'une beauté touchante, entendant ſans ceſſe parler de philoſophie, de politique & de vers, prennent peu à peu tous ces goûts ; leur eſprit devient plus orné & leur converſation plus brillante. Leurs maiſons deviennent des écoles d'agrément ; les poëtes viennent y puiſer des connaiſſances légères de ridicule & de graces; & les philoſophes, des idées qui ſouvent euſſent échappé à leurs réflexions. On acquiert chez elles de la fineſſe & du goût; on leur rend en échange de la réputation.

Pluſieurs de notre nombreux convoi

voyant que les belles lettres procuraient dans cette république les plaiſirs de l'eſprit, plus durables que ceux du corps; qu'elles adouciſſaient les mœurs les plus féroces, qu'elles répandaient leurs charmes ſur tout le cours de la vie, voulurent y demeurer, & préférèrent ce pays charmant à l'Iſle délicieuſe de la Vertu.

Le coq vigilant ſe faiſait entendre, & l'alouette légère commençait à troubler par ſes chants la douceur du ſommeil, lorſque ſortant de la république des lettres, nous apperçumes un bâtiment couvert d'un brouillard épais & qui paraiſſait inacceſſible. On nous dit que c'était le temple de la Politique. Nous ne pumes en approcher, ni y avoir accès; mais un téleſcope enchanté nous en fit pénétrer les détours: la *Duplicité*, cachant ſous un langage aiſé la réflexion la plus concentrée, l'œil & l'oreille attentifs, interprétait tous les regards; la fine *Ironie* lançait ſes traits imperceptibles; la *Plaiſanterie* déguiſait ſubtilement le fiel de la Satyre, les flêches de la Cauſticité. A travers l'obſcurité impénétrable qui enveloppait les détails de ce temple, ſouvent les uns

croyaient voir les dieux livrés aux occupations les plus ſérieuſes ; mais les autres n'y voyaient que des adorateurs proſternés aux pieds d'une ſtatue d'or, ou Jupiter endormi dans les bras de Junon.

Dans ce temple, dit-on, ſe rencontrent mille gens, tous mal aſſortis : Rois, Princes, Miniſtres, Pontifes, tous jaloux les uns des autres, tous peſant leurs paroles, tous embarraſſés de leurs voiſins & d'eux-mêmes.

Le froid vieillard qui s'aſſied ſur les orages, tout hériſſé de glaces & de frimats, chaſſait l'automne expirante ; le triſte mois du Sagittaire annonçait déjà l'hiver aux cheveux blancs : le flambeau des cieux ne jettait plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue ſuccédait rapidement au jour. Le ſoleil répandait une clarté riante à travers les brouillards légers ſur les collines blanchies par les frimats ; le berger, d'un air ſatisfait, promenait ſes regards ſur la contrée ravagée par les aquilons ; les grains qui germaient dans les guérets, perçaient la neige de leurs tendres pointes ; les troupeaux repoſaient paiſiblement, enfermés dans leurs chaudes étables ; quelquefois ſeulement on apper-

tevait la trace du bœuf docile qui venait de conduire triſtement à l'entrée de la cabane, le bois que le berger a coupé dans la forêt voiſine.

Après quelques jours d'une marche fatigante, nous apperçumes enfin ſur une éminence un château-fort magnifique, & nous apprimes que c'était le *ſéjour des Graces*. Avant d'y arriver, nous rencontrames une fille, aſſez mal vêtue, qui courait & parlait toute ſeule ; elle paſſa ſi vîte, que l'on ne ſaurait dire comme elle était faite ; nous remarquames ſeulement qu'elle avait la bouche grande & les yeux rudes, & jettant la vue ſur nous : celle que vous allez voir, nous dit-elle en paſſant, eſt indigne de votre viſite : pluſieurs en la voyant, la trouvent ſans mérite ; & comme elle n'a rien de divertiſſant, quand on la connaît, on la quitte. Nous connumes par ces paroles, que c'était *la Médiſance* ; auſſi ne fimes-nous pas de réflexion ſur ce qu'elle diſait.

Arrivés au château des Grâces, nous en apperçumes quelques-unes qui étaient ſorties ; mais elles ſe retirèrent auſſitôt

qu'elles nous virent. Nous courumes après elles avec beaucoup d'ardeur; car, pour les gagner, il faut de l'empreſſement, & la moindre indifférence les rebute. Les Grâces ſont des perſonnes bien faites & fort agréables; elles ſont habillées d'une étoffe blanche, garnie de franges d'or; leurs beaux cheveux, relevés avec art, ſont ornés de fleurs qui ne ſe flétriſſent jamais; les diamans & l'or brillant cachés dans le ſein de la terre, la pompe éclatante des étoiles, ne ſont devant elles qu'une matière vile & opaque; mais elles ſont fort retirées, & ne ſe montrent que rarement. Elles ſont remplies d'eſprit & ſi éclairées, qu'elles découvrent à leurs amis mille vérités que les Savans ne pénètrent pas; elles n'ont rien de groſſier ni de terreſtre; leur extraction eſt divine; connoiſſant d'ailleurs ce qu'elles valent, elles ne ſe montrent qu'aux gens qui les eſtiment.

Quand ces aimables Enchantereſſes font entendre la douceur harmonieuſe de leurs voix, tous courent à leurs pieds & ſe rangent ſous leurs drapeaux; les plus éloignés, les plus obſtinés même à rejetter leurs cris

amoureux, ſont d'abord vaincus & ſoumis à leurs appas ; elles ont l'adreſſe de captiver la plus fine liberté, ſans contrainte ; elles lient leurs captifs, mais ils aiment leurs chaînes ; & par un bonheur bien doux, leurs eſclaves ſont heureux. Les cœurs qu'elles échauffent, trouvent dans leurs propres ſentimens une ſorte de jouiſſance pure & délicieuſe, indépendante de la fortune & du reſte de l'univers ; elles tourmentent longtemps le téméraire qui les abandonne, & leurs charmes ſont le premier ſupplice du déſerteur indiſcret, qui les aime encore & n'en veut plus jouir.

Semblables à ces phares allumés pendant la nuit au-deſſus des tours orgueilleuſes pour avertir le nautonnier tremblant d'éviter les Syllas & les Carybdes, tout prêts à l'engloutir, *les Graces* ſont au ſommet d'une montagne ſainte, comme un flambeau ardent, pour avertir ceux qui voguent ſur la mer orageuſe de ce monde, des écueils qui s'offrent ſans ceſſe à eux dans la nuit du ſiècle.

Avant de ſortir de ce délicieux ſéjour, *la Grace victorieuſe*, qui eſt comme la

maîtreſſe de ſes compagnes, nous fit entrer dans une grande ſalle où l'on voit une infinité de tableaux d'illuſtres voyageurs qu'elle avait honorés de ſes dons ; mille emblêmes, qui expriment aſſez naïvement les effets de ſa généreuſe bienfaitrice : l'une avait un ſoleil dans ſon midi, avec ces paroles : *luſtrat & accendit*, il éclaire & il échauffe. Dans une autre paraiſſait une brebis, à qui on montrait un rameau de feuillage, avec ces paroles : *tracta quidem, ſed ſponte tamen*, il eſt vrai qu'on l'attire, mais c'eſt ſans contrainte. Une autre avait un jet d'eau qui tombait dans un baſſin, & de là ſe répandait dans une prairie ; les paroles étaient : *mundat & aſpergit*, elle nettoie & arroſe. Dans une autre était un ſoleil naiſſant, avec ces paroles : *is tenebras naſcendo fugat* : ſitôt qu'il paraît, il diſſipe les ténèbres. Une autre était compoſée d'un grand feu, d'où ſortaient des métaux fondus ; les paroles étaient : *duriſſima mollit*, il amollit les choſes les plus dures. Dans une autre paraiſſait une hermine couchée ſur des fleurs, avec ces paroles : *ſordida quæque fugit*, elle fuit toute ſorte de ſouillures.

Dans une grande galerie on voit un David humilié, avec ces paroles : *vincit quoque gratia reges* ; la grace triomphe des rois comme des autres hommes.

Un S. Paul terraſſé, avec ces mots : *non armis ſed voce repreſſus* ; c'eſt une voix qui l'a vaincu, & non pas les armes.

On y voit un S. Auguſtin dans un jardin, où il ſe convertit après tant de réſiſtances ; les paroles diſaient : *poſt tot certamina victus* ; après tant de combats, il eſt enfin vaincu.

Magdeleine dans le déſert, tenant en main un Chriſt, qu'elle contemplait avec des yeux languiſſans, diſait ces paroles : *gravis eſt abſentia* ; l'abſence eſt fâcheuſe quand on aime.

Pélagie, avec un viſage tout mouillé de pleurs, était repréſentée avec ces mots : *lacrymis oculi ſua crimina delent* ; ſes yeux effacent par leurs larmes, les crimes qu'ils ont commis par leurs attraits.

Marie d'Egypte, à la fin de ſa pénitence, ſe montrait avec ces paroles : *nunquam pulchrior aſpectu* ; jamais elle ne parut ſi belle.

Les aſtres innombrables qui brillaient avec tant d'éclat pendant la nuit, pâliſſaient par degré, & ſe perdant dans l'eſpace immenſe des cieux, faiſaient place au globe étincelant du ſoleil qui s'élevait avec majeſté ſur l'horizon, lorſque la Grace nous dit que nous étions proche de l'Iſle de la Vertu, & qu'elle nous y conduirait elle-même : à cette nouvelle, la joie éclate de toutes parts, tous ſe livrent aux tranſports de l'allégreſſe. Ainſi le ſoleil montrant ſes rayons & favoriſant d'un de ſes regards la nature affligée, les champs reprennent la vie, les oiſeaux recommencent leurs chanſons, & les troupeaux témoignent leur joie par des mugiſſemens qui font retentir les montagnes & les vallées; de même l'annonce de la proximité de l'Iſle de la Vertu, porte la joie dans les cœurs & réveille tous les eſprits. Il ſemble que tous ont bu dans les eaux tortueuſes du tranquille Léthé; chacun oublie les maux paſſés.

L'aimable Conductrice nous mène d'abord à une forêt voiſine, immenſe & belle, qui était le chemin de l'Iſle fameuſe que

nous cherchions ; on y voit le palmier ſacré, le frêne ſauvage, le funèbre cyprès, les ſapins & les hêtres, l'orme avec la vigne qui l'embraſſe, les ifs & les chênes, qui virent mille fois renouveller le printemps & leur feuillage, qui mille fois réſiſtèrent immobiles à l'effort des vents conjurés. Dans cette forêt errait une grande femme, qui de loin paraiſſait aſſez belle, mais qui de près était fort laide : elle ſe contraignait dans ſon port, & affectait un air qui ne lui était pas naturel ; on remarquait du trouble dans ſon viſage, dont on devinait bientôt la cauſe ; car c'était une vieille, qui voulant encore faire l'agréable, s'était fardée pour paraître ce qu'elle n'était pas : en un mot, c'était *Hypocriſie.*

Au dehors de la forêt ſe préſentaient de toute part les plus agréables perſpectives : les arbres étaient en fleurs, leur odeur délicieuſe ſemblait être le parfum que la terre envoyait au ciel en ſigne de reconnaiſſance ; le Soleil dans toute ſa majeſté dorait les plantes qu'il faiſait éclore. Dans le cours d'une route ſi riante, la

Grace nous entretenait agréablement ; converſans avec elle, nous oublions la durée du temps : chaque attitude, chaque parole chaque penſée était en elle un nouvel attrait ; & cet attribut ſingulier lui aſſurait le double empire du goût & des cœurs.

C'eſt la Religion, nous diſait-elle, qui ſoutient l'homme & l'élève au-deſſus de lui-même, qui lui garantit la nobleſſe de ſa nature & la réalité de ſes vertus..... La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embraſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public..... Celui qui ne ſuit pas les ſentiers tracés par le devoir, doit-il s'en prendre à d'autres qu'à lui-même, s'il tombe dans le précipice?.... L'homme eſt fait pour être heureux; ſes paſſions ſeules produiſent tous ſes chagrins ; habilement combinées elles deviennent chez le ſage l'inſtrument du bonheur..... Une vie ſobre & modérée, ſimple & exempte d'inquiétude & de paſſions, réglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme

homme ſage la vive jeuneſſe qui, ſans ces précautions, eſt toujours prête à s'envoler ſur les aîles du Temps.... L'intempérance eſt un poiſon lent qui ruine la ſanté de l'homme, corrompt ſes mœurs, & le met au rang des plus vils animaux.

Comme elle ſavait ſurement que nous avions paſſé par l'Iſle des Plaiſirs, nous étions ſurpris de ce qu'elle ne nous en parlait pas : mais comme le diſciple d'Eſculape diviſe le remède ſalutaire & violent qui doit guérir ſon faible malade, ainſi la Grace temporiſait avec nous, & remettait à des circonſtances favorables les triſtes vérités qu'elle devait annoncer. Vous auriez dû, continua-t-elle, fuir *l'Iſle des Plaiſirs*, cette Iſle empeſtée où l'on ne reſpire que la volupté ; la vertu la mieux affermie y doit trembler, & ne peut ſe ſauver qu'en fuyant... Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu.... L'amour flatte pour perdre, & ſous une apparence de douceur, cache les plus affreuſes amertumes..... Si on échappe aux faibleſſes, on n'échappe point à la calomnie..... La Jeuneſſe eſt

préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même; elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle ſe confie légérement & ſans précaution..... De toutes les paſſions auxquelles l'homme eſt en bute, il n'en eſt point qui ſoit plus univerſellement la paſſion dominante que l'amour..... Quand les hommes auront la pureté des Anges, il leur ſera permis de contracter amitié avec les femmes.... On ne peut voir ſans péril : un léger coup d'œil lancé & rencontré au hazard, a ſouvent porté dans un cœur la fièvre ſoudaine de l'amour.... Il faut aux jeunes gens des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne les paſſionnent, ni ne les amolliſſent pas; des plaiſirs qui les délaſſent, mais non qui les entraînent. La ſageſſe n'a rien d'auſtère ni d'affecté : c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule ſait les aſſaiſonner pour les rendre purs & durables.... Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes parvenus à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-

mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connaiſſent, mais trop tard : la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

De ſi ſages leçons, comme une douce roſée qui anime & féconde la nature, éclairèrent les eſprits, deſſillèrent les yeux, & parvinrent délicieuſement juſqu'au cœur.

CHANT DIXIÈME.

DIVINE Sageſſe, éclairez mon eſprit d'une nouvelle lumière ; échauffez mon cœur d'une céleſte flamme ! favoriſez les vœux d'un mortel qui, brûlant de cet amour pur que vous inſpirez, cherche à le répandre dans les cœurs. Muſe céleſte, prends ton eſſort, anime ma voix, & donne plus d'étendue à mes idées !

L'air qui ſe purifiait de plus en plus, à meſure que l'on avançait, inſpirait au cœur des plaiſirs capables d'écarter toute triſteſſe. Les doux zépirs agitant leurs ailes odoriférantes, diſpenſaient à l'envi les parfums naturels, & ſemblaient dire en murmurant, où ils avaient dérobé ces dépouilles embaumées. Tel qu'un homme, à peine déſaltéré, ſuit des yeux l'eau courante & ſent renouveller ſa ſoif par le doux murmure du liquide élément, ainſi éprouvions-nous un attrait puiſſant à ſuivre la Grace qui allait nous faire entrer dans l'Iſle de la Vertu.

Nous étions près de cette Isle fameuse, lorsque nous en vimes chasser une vile brute, qui, sous une forme extérieurement humaine, a le cerveau stupide du quadrupède ; on s'empressait d'éloigner cette furie qui s'élance par bonds inégaux, qui attaque les dogmes de l'univers, renverse ces appuis sacrés du genre humain, ébranle l'espoir & la consolation des infortunés. Chacun lançait son anathème sur ce monstre, qui, sans yeux, sans cœur, sans entrailles, est mort aux douces larmes du sentiment, & rétrograde vers le néant : tous chargeaient de malédictions cette bête féroce qui plonge l'esprit dans un doute affreux ou dans un égarement stupide, brise l'effigie de la morale touchante & souffle les feux impurs de la débauche.

L'entrée de l'Isle de la Vertu est un palais magnifique, qui est le séjour de *la Justice* ; cette fille aînée de l'Être suprême, est environnée de gloire, & revêtue d'une majesté céleste ; elle est assise sur son trône auguste ; le soleil de la Vérité lui sert de couronne, & son vaste palais est éclairé par la splendeur de ses rayons ;

elle tient d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante ; le Temps a dépoſé ſon horloge à ſes pieds. Des millions d'hommes ſont raſſemblés autour d'elle ; elle s'occupe à peſer le vice & le mérite : les pleurs des malheureux ſe ſèchent ſous ſa main bienfaiſante ; elle pardonne aux défauts, enfans de la faibleſſe. Écartant tout ornement étranger, elle cherche au fond de l'ame un mérite réel, & ne voit rien de ſi grand dans l'homme que l'homme même ; un empire eſt léger dans ſa balance, & n'y pèſe qu'un grain de pouſſière ; les brevets, les hermines, les croſſes, les couronnes, les thiarres, les plus brillans objets de la terre ne lui paraiſſent qu'une vapeur qui offuſque & borne la vue.

Un ſi rigoureux examen, auquel on ne s'attendait pas, empêcha pluſieurs d'entrer d'abord plus avant dans l'Iſle ; des prélats diſtingués par la naiſſance, des moines frais & vermeils, des vieillards décrépits, des beautés jeunes & touchantes, preſque tous les élèves de Thémis, furent moraliſés & renvoyés au *ſéjour de l'Epreuve*, voiſin de

l'Iſle de la Vertu, où la Pénitence, la Réflexion, la Probité & les autres enfans du Devoir, devaient s'occuper à les préparer à l'entrée du palais de la Vertu.

A gauche de la Juſtice, *la Politique*, avec une voix faible, faiſait cependant tous ſes efforts pour juſtifier les coupables ; mais tout ce qu'elle diſait tenait du délire, de l'inhumanité & de l'extravagance ; toujours *la Juſtice*, par une voix plus forte & plus éloquente, foudroyait ces vains diſcours : au ſon de cette voix victorieuſe, les coupables étaient ſaiſis d'horreur.

De tant de millions embarqués pour l'Iſle de la Vertu, très-peu eurent le bonheur d'y entrer : les uns, ſurpris de maladie, périrent en chemin : les autres, épris de l'appas des richeſſes ou des plaiſirs, s'arrêterent à l'Iſle des Jeux, au temple de la Fortune, à l'Iſle des Plaiſirs : preſque tous ne ſurent point, par de généreux efforts, réſiſter à l'occaſion de ſatisfaire leurs paſſions : un petit nombre ſeulement eut audience au palais de la Vertu : & dans ce petit nombre, plus de la moitié fut envoyée au ſéjour de l'Epreuve.

Ainſi ſont rares ces grapes de raiſins qu'on trouve après la vendange, & qui ont échappé à la diligence du vendangeur: ainſi ſont clairs ces épis qui reſtent par haſard après la moiſſon, & que la faux du moiſſonneur a épargnés.

Le palais de la Vertu eſt plus magnifique en richeſſes & en beauté que tous les palais du monde raſſemblés; l'eſprit même le mieux éclairé ne pourrait en faire un digne portrait; la Vertu porte ſur ſon front la ſérénité, douce compagne de l'innocence & de la liberté; ſon vêtement paraît teint de la pourpre de l'Aurore naiſſante. Une joie tranquille, image du printemps qui règne dans les cieux, relève la beauté de ſes traits & la majeſté de ſa perſonne. Un ſceptre d'or eſt dans ſes mains; elle ſe place ſur un trône ombragé par des feſtons à replis ondoyans, où l'or & l'argent ſe mêlent à la pourpre & en tempèrent l'éclat. L'*Innocence*, ſa compagne, eſt nue à ſes côtés; la nudité lui convient: tandis que les larges feuilles dont ſe couvrent ſes ennemis, atteſtent leur honte & leur chûte.

La Vertu ſe trouvant au milieu des vrais plaiſirs, ouvre des routes inconnues aux Socrates ; l'aimable gaîté anime ſes diſcours & leur prête cette fleur naturelle qui annonce je ne ſais quoi d'ingénieux & de ſolide, qui unit une clarté pure à une profondeur heureuſe. Les Anges, ſes amis, deſcendent des cieux pour entretenir dans ſon cœur le feu ſacré.

Délicate, elle ne peut ſe mêler dans la foule, que ſa conſtitution fragile & tendre n'en ſouffre ; ſi elle approche ſurtout d'un monde impur, elle court riſque de ſe ſalir. Calme & tranquille, elle reſpire, pour ainſi dire, une fraîcheur éternelle : ſa félicité eſt un fil brillant qui s'étend & dore toute la longueur de la chaine de ſes jours. Comme les volumes fameux de la Sybille, ſes momens augmentent de prix à meſure que leur nombre diminue ; ſa derniere heure eſt montée à un prix inappréciable.

Il eſt vrai qu'elle voit quelquefois ſon horiſon ſe couvrir de nuages, mais ces nuages ne font que paſſer ; & ſi par intervalles ils affaibliſſent la clarté du jour,

jamais ils ne forment une nuit totale : le temps de l'adverſité paraît être ſa ſaiſon favorite ; elle ſupporte tout, elle oſe tout entreprendre ; elle combat juſqu'à ce qu'elle tombe.

Toujours elle eſt environnée d'une foule immenſe d'enfans qui la courtiſent & la careſſent ; & s'il eſt permis de comparer le ſacré au profane, elle eſt telle que Cybelle, lorſque, la tête couronnée de tours, elle parcourt ſur un char de triomphe les villes de la Phrygie, glorieuſe d'être la mère des Dieux, & de compter cent petit-fils, tous habitans de l'Olympe.

Par-tout on la trouve amie de l'homme, elle ne deſire que ſon bonheur ; elle eſt la ſource & le gage de ſes plaiſirs. L'éclat dont elle daigne revêtir ſes favoris, bleſſe les yeux des mortels habitués aux ténèbres de l'erreur & du vice ; on ne peut le ſoutenir qu'après s'être diſtrait de l'impreſſion des ſens.

La Religion, dans cette Iſle, combat les abus ; elle ſoutient la Juſtice ſa ſœur & ſon image : elle avertit la Vertu ; elle contient les ſujets ; elle s'efforce de maintenir la paix entre tous.

Cette Isle enchantereſſe eſt le ſeul aſyle ſûr où l'on peut échapper à la honte & au repentir. Tout y reſpire la paix, l'abondance: on n'y entend d'autre bruit que le murmure des ondes & le chant de mille oiſeaux, qui, voltigeant dans les feuillages, ſemblent célébrer à l'envi le bonheur dont ils jouiſſent. Là, on a communication avec les cieux; là, l'ame s'enivre d'une contemplation pure, & s'approche de plus près du Créateur & de ſes perfections infinies; là enfin, on goûte une douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri.

Tout divertiſſement public y devient innocent au milieu des délices, par cela même qu'il eſt public; au lieu que l'occupation la plus louable eſt ſuſpecte dans le tête-à-tête. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, tandis que le vice eſt ami des ténèbres; l'innocence & le myſtère ne peuvent y habiter enſemble.

Dans cette Iſle, les fleurs variées répandent par-tout un parfum plus doux, que ſi tous les tréſors de l'odoriférante Arabie s'enflammaient & brûlaient enſemble; la roſe

paraît toujours éclore, & l'épine dépouillée de ſa pointe acérée ne lui ſert que de parure. Les oiſeaux y font retentir, jour & nuit, les accens du plaiſir: nulle plainte, nul gémiſſement n'y trouble l'harmonie du bonheur.

La Grâce, notre conductrice fidelle, nous conduiſit dans une ſalle où l'on avait peint les Vertus, de la même manière qu'on les repréſente dans nos temples.

La Foi y était peinte avec un bandeau ſur les yeux, & un flambeau à la main, avec ces paroles: *cœleſti lumine ducta*; elle ſe conduit par une lumière céleſte.

L'Eſpérance levait les mains au ciel, & témoignait, par cette poſture, qu'elle en attendait tout ſon bonheur; les paroles diſaient: *nil habet in terris, cœlo ſua præmia quærit*; elle ne veut rien de la terre, elle attend tout du ciel.

La Charité tenait en ſes mains un cœur embraſé, avec ces mots: *talibus increſcit flammis*; c'eſt par ces feux qu'elle ſubſiſte.

La pénitence y paraiſſait revêtue d'un cilice, ſon viſage était baigné de larmes; les paroles diſaient: *æterna parat ſibi gaudia*

luctu ; c'eſt par les larmes qu'elle ſe prépare des joies éternelles.

La Religion brûle de l'encens devant un autel, avec ces mots : *cumulat ſacris altaria donis* ; c'eſt elle qui révère nos temples & nos autels.

La Pureté paraiſſait toute revêtue de blanc, avec une couronne de fleurs ſur la tête ; on liſait ces paroles : *cœlo gratiſſima virtus* ; c'eſt ici la vertu la plus agréable à Dieu.

Au milieu de tous ces tableaux, il y en avait un plus grand que les autres, où paraiſſait la Vertu tenant une palme à la main & une couronne dans l'autre, avec ces paroles : *ſuperat tandem omnia Virtus* ; la Vertu ſurmonte enfin toutes choſes.

Au plafond, on voyoit de jolis emblêmes, & qui avaient tous beaucoup de rapport à la Vertu.

Dans le premier, était un diamant dans une nuit obſcure, avec ces paroles : *in tenebris mittit radios* ; c'eſt dans l'obſcurité qu'il jette plus de lumière.

La ſeconde n'était qu'un chemin ſemé de croix, avec ces mots : *hâc itur ad aſtra* ; c'eſt par ce chemin que l'on va au ciel,

La troiſieme était compoſée d'un champ ſemé de blé ; la deviſe diſait : *poſt ſemina meſſis* ; il faut ſemer pour recueillir.

La quatrième avait pour corps un ange, qui d'une main préſentait une couronne d'épines à une ame, & de l'autre lui montrait le ciel : la deviſe était : *manet altera cœlo* ; l'autre vous attend dans le ciel.

La cinquième avait une palme battue des vents ; les paroles diſaient : *jactari nata eſt, ſed neſcia vinci* ; elle eſt ſouvent agitée, mais elle n'eſt jamais vaincue.

La Grace nous conduiſit enſuite proche l'endroit où l'on puniſſait les ennemis de la Vertu : il en ſort une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur eſt empeſtée & mortelle : cette fumée couvre le fleuve du Déſeſpoir, compoſé de feu & de tourbillons de flammes, dont le bruit, ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, fait qu'on ne peut rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Parmi tant d'horreurs on apperçoit des

visages pâles, hideux & consternés. On voit des victimes grincer les dents & répandre des torrens de larmes ; on voit le cruel Désespoir, les vaines Alarmes, comme des hiboux dans la nuit, voltiger autour de ces têtes criminelles ; les Insultes & les Dérisions, qui ne cessent de les repousser, de les contredire & de les confondre : on n'y voit que monstres, pêle-mêle confondus, scorpions, aspics cruels, hydres, harpies immondes, mille autres spectres étranges & épouvantables, qui vomissent des torrens de flammes & de fumée, &, par de nouveaux artifices, signalent sans cesse leur funeste adresse à tourmenter ces coupables.

Tout ce que nous dit la Fable de ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés, où Ixion tourne à jamais sa roue, où Tantale brûlant de soif ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lèvres, où Sisyphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse, & où Tytie sentira éternellement, dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge ; toutes

loge de ſable à la main : ce ſpectre enfoncé ſous l'ombre épaiſſe & ſilencieuſe des cyprès, ſe plaiſait à viſiter les voutes ſépulcrales que le flambeau du trépas éclaire : il s'occupait à peſer de la pouſſière, & promenait au milieu des ruines ſes penſées ſolitaires ; ſitôt qu'il nous eut apperçus, il nous tendit les bras pour nous inviter d'aller à lui : comme tous prirent à l'inſtant la fuite, la Grace les arrêta en ſouriant ; & leur reprochant leur lâcheté : Quoi ! dit-elle, vous ne connaiſſez pas encore la Mort ; ah ! vous ne ſçavez pas qu'il faut mourir pour être heureux. Nous portons dans notre ſein des ſemences de mort, nous nourriſſons nous-mêmes le ſerpent caché qui nous tue. Les hommes tombent comme les feuilles pendant l'automne ; les objets de leurs deſirs ſont auſſi légers que la pouſſière qui s'élève ſous leurs pas. Les hommes folâtrent ſur la ſurface de la terre, comme ſi eux & elle étoient ſolides & éternels. Qu'eſt-ce que la vie ? un déſert ſauvage où règnent l'horreur & l'incertitude, où les épines bleſſées enſanglantent à chaque pas le pied

du triſte voyageur. Pourquoi, êtres mortels & périſſables, former des nœuds éternels ſur cette terre, où tout change, où tout paſſe, & d'où vous diſparaîtrez demain?

Avec la Vertu le vieillard s'avance gaiement vers le tombeau; la mort n'eſt terrible que pour le crime. Nous ne perdons ici bas que cette enveloppe groſſière & vile qui nous empêche de vivre. Un Dieu puiſſant, un Dieu bienfaiteur a attaché l'éternité au fragile enfant de la pouſſière. L'homme n'eſt point un ver, un vil inſecte: ſa deſtinée eſt une vie dont le fil brillant ſe développera pendant tous les ſiècles, ſans que le fuſeau s'épuiſe jamais. Nous ne ſommes qu'à l'aurore, qu'au faible crépuſcule qui précède le jour. l'être le plus noble ſerait-il avili par le néant? l'homme, pour qui tout renaît, ſerait-il le ſeul qui dût mourir pour ne jamais revivre? Non, l'homme immortel a droit d'intéreſſer un Dieu; & Dieu, ſans s'abaiſſer, peut tenir conſeil ſur ſes deſtinées.

FIN.

NOV 1 6 1956

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2005

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066